

Carbo 8



Détruire pour construire

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

Détruire pour construire

Jean Marc Martel

Roman policier

Les Éditions Jean Marc Martel

Du même auteur :

Série policière CARBO, en 15 volumes.

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2010
- 15– Incendie criminel© 2011

Le Justicier© 1995

L’Inceste... c’est pour la vie© 1996

Élen© 1997

Justice Maudite© 2000

Que l’on continue... Julie© 2003

Journalisme d’enquête sur la construction© 2011

Opération Cobra© 2011

Le Québec Noir©2011

Série Érotico-sensuelle :

Myriam© 2011

Marie-Lou© 2011

Mireille© 2011

Katrine© 2011

Je me hais...Je m’aime© 2011

Lina© 2011

Tous droits réservés les Éditions Jean Marc Martel.

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011
ISBN : 978-2-924103-04-3**

**Ce roman est publié par Les Éditions Jean Marc Martel sans aucune
aide gouvernementale.**

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de
l'auteur. Aucune reproduction, de quelque manière que ce soit, partielle
ou complète, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**

Jeanmarc-martel@hotmail.com

Partie un

Après son retour de Gaspésie, Carl avait pris un excellent souper en compagnie de sa charmante assistante, Josiane. Ils avaient fêté la réussite du dossier, comme chaque fois qu'ils concluaient une affaire. Fêté était au sens large du mot, car en fait, il s'agissait bien plus d'un souper de retrouvailles après deux semaines d'absence. Dans ce dernier cas, il y avait eu plusieurs morts, des blessures atroces ainsi que diverses autres monstruositées causées par Dumontier, ce qui n'amenait personne à festoyer. Josiane et Carl s'étaient pourtant réunis, à *La Boustifaille* de la Ville de Sillery. Après y avoir discuté du travail dans lequel cette fois Josiane n'avait pas été impliquée, tenant compte de l'urgence, il avait débuté ce dossier en préférant le faire seul. Ce n'était pas une question de confiance en Josiane, mais il avait surtout des choses à penser, le concernant lui, et lui seul. C'était là, la seule raison qui avait fait qu'elle n'avait pas été impliquée.

Après lui avoir raconté toute l'histoire. Ils discutent de choses et d'autres, puis il la raccompagne chez elle. Bien sûr, elle avait essayé

de savoir s'il repartirait comme prévu avant qu'il n'accepte ce travail. Sa réponse avait été vague, ne sachant trop quoi lui dire véritablement. Elle s'était offerte pour l'aider, mais il préférerait prendre cette décision seul. Il avait bien une idée en tête, mais il ne voulait pas lui en faire part tout de suite. Il voulait surtout se retrouver seul et penser encore quelque temps s'il devait ou non continuer. Fortement déçue, Josiane avait refermé la portière.

Pour sa part, Carl préféra rentrer chez lui. Il aurait aimé téléphoner à sa petite infirmière, Hélène et l'invitée à venir passer la nuit avec lui, mais le cœur n'y était pas. Il avait besoin de solitude, rien ne devait venir influencer sa décision.

Arrivé chez lui, il se verse un double *Johnnie Walker* sur glace, puis s'étend sur le grand divan, après avoir échangé ses vêtements pour sa robe de chambre en soie noir. Malgré l'heure tardive, il essaie de revenir en arrière, au début de sa nouvelle vie, c'est-à-dire à l'origine de l'**AGENCE CARBO**. Il revoit l'insistance de Tantie et de Josiane, pour qu'il accepte de reprendre le collier et redevenir celui qu'il était maintenant. Pourtant, la mort tragique de Tantie avait tout remis en question. Il ne doutait pas de lui ou de ses capacités, mais plutôt du bien-fondé de ce rôle qu'il jouait depuis plusieurs mois déjà. Il en avait retiré beaucoup de bonnes choses et de satisfaction de pouvoir ainsi aider des gens qui en avaient besoin. Un seul événement de taille était venu tout remettre en question, la mort violente de Tantie.

Il était perturbé. Surtout que cette mort avait été causée, non pas accidentellement, mais bien par vengeance de la part d'un criminel. Ce salaud avait voulu le faire chanter en s'attaquant à la seule personne qu'il aimait profondément. Bien sûr, il en aimait d'autres, mais différemment. Tantie était de son sang, de sa famille, la seule famille qu'il lui restait. S'il ne s'était pas mêlé de devenir un privé, de devenir Carbo, tout cela ne serait pas arrivé, elle vivrait encore. C'était là, le plus gros reproche qu'il se faisait, n'avoir pas su la protéger contre quiconque lui aurait voulu du mal. Pourtant, il n'aurait pas voulu la mettre en cage ou la garder prisonnière pour la protéger. Malgré son âge avancé, elle avait le droit de vivre encore toutes ces belles années dont elle disposait. Était-ce sa destinée? Est-ce que Dieu voulait venir la chercher dans ces circonstances? Avait-il manqué à son devoir de la protéger? C'était là des questions prioritaires auxquelles il devait répondre. Pourtant, d'autres tout aussi importantes arrivaient en même temps à son esprit. Qu'aurait-elle dit, si de son vivant, il avait renoncé à poursuivre son travail, après qu'elle aurait reçu des menaces. Il ne faisait aucun doute dans son esprit, qu'elle aurait voulu qu'il poursuive, sans tenir compte d'elle. Que deviendrait sa protégée Josiane, s'il abandonnait? Que feront les pauvres gens comme Josiane et madame Couturier, Marie-Diane et les autres lorsqu'ils auront besoin de quelqu'un pour les défendre?

Il regarde son verre vide, les yeux fixés sur les jets de couleurs du cristal sous la lumière. Il ne réussissait pas à y détacher son regard. Il se sentait comme hypnotisé par ce verre que la lumière faisait ainsi miroiter. Lorsqu'il faillit l'échapper, c'est comme si la réponse avait failli lui tomber des mains. Elle était là, il la tenait entre ses doigts et ne la voyait pas. Le vide, c'est tout ce qui lui resterait s'il abandonnait sa deuxième carrière. Il lui revient alors en mémoire tous les mois passés à se chercher après la mort de ses parents. C'était ce travail qui l'avait sauvé. C'était Tantie qui l'avait encouragé comme son propre fils à accepter cette nouvelle vie. Une phrase qu'elle avait prononcée lui rappelle son devoir : *Carl, tu dois aider les gens comme Josiane qui ont besoin de toi. Tu ne peux pas te soustraire à ta destinée.*

Reposant son verre sur la table, il comprend maintenant que désormais, il doit se donner corps et âme à son nouveau rôle. Il ne pouvait pas renoncer ou tout remettre en question, chaque fois qu'un coup dur lui tomberait sur la tête. Sa vie était toute tracée devant lui, il devra y faire face, malgré les embûches qui s'y retrouveront.

Lorsqu'il se couche, il se sent léger, comme si quelque chose l'avait soulagé. Il se sent nouveau, cet autre homme que Tantie, dans sa sagesse, avait reconstruit. Avant de fermer la lumière, il jette un dernier coup d'œil à la photographie de ses parents, puis à celle de Tantie, ses anges-gardien.

~

Il est près de onze heures lorsqu'il se lève. Après s'être versé un jus d'orange, il compose le numéro du bureau et demande Josiane.

– Bonjour, on fait la grasse matinée à ce que je vois, fait remarquer la jeune femme.

– Oui, comme tu vois. Écoute, on se retrouve vers quatorze heures à *La Boustifaille*. J'ai à te parler, d'accord.

– Je suis à vos ordres patron, dit Josiane en riant.

Comme il a trois heures devant lui, il s'adonne à ses exercices physiques en poussant à fond de train les mouvements. Ces derniers jours, il n'avait pu le faire, considérant que son motel n'offrait pas ce genre de chose. Après un bon sauna, une bonne douche vient le remettre à neuf. Il se choisit des vêtements légers, puis se rend chez le dépositaire Jaguar, pour y régler l'échange de sa voiture accidentée. Son regard est attiré par une rutilante XJS cabriolet, moteur 6 litres. La couleur d'un rouge unique à Jaguar le conquiert immédiatement. Il demande qu'on la lui prépare, sans discuter du prix. Dans ce genre de garage, les vendeurs ne sont pas comme dans les autres endroits. C'est le client qui décide, il n'impose ou ne conseille rien. L'homme dans la cinquantaine, demande que l'on prépare le contrat immédiatement. Une fois que tout est signé, il avise son client que la voiture était à sa disposition immédiatement. Carl préféra passer la prendre en fin d'après-midi. Il laisse un chèque en paiement, comme s'il avait eu à payer son épicerie.

Il quitte le garage au volant de la Z 28, pour aller rejoindre Josiane, qui devait sans doute l'attendre impatiemment.

À son arrivée, elle était déjà installée dans le petit salon. Ils s'embrassent comme deux amis, mais contrairement à son habitude, il la serre contre lui. Il avait besoin de la sentir ainsi, de sentir sa petite sœur adoptive dans ses bras.

- Alors, comment vas-tu? demande Josiane qui replaçait ses cheveux.
- Je me sens comme un homme neuf. Je viens d'aller faire une dépense folle et tout va bien.
- Quel genre de dépense folle?
- Nous en parlerons plus tard. Tu es venu avec ta voiture?
- Non, j'ai préféré le taxi.
- Aurais-tu pressenti quelque chose? demande-t-il en riant.
- Non, juste une idée comme ça. Toi, tu me caches quelque chose.
- Nous verrons cela plus tard. Parlons un peu de nous auparavant. Je pense que tu te poses de drôles de questions à mon sujet, n'est-ce pas?
- Je pense que c'est normal, non!
- Je ne t'en fais pas le reproche. Je sais que tu tiens beaucoup à moi et au travail. J'ai profondément fait le tour de toute cette question et j'en suis venu à cette conclusion.

– Tu vas me faire languir encore longtemps? demande Josiane qui ne tenait plus en place.

– Non, je vais te donner la réponse tout de suite. Nous continuons, comme par le passé, rien n'est changé.

– Tu veux dire que tu ne pars plus, que tu continues avec nous, crie presque Josiane.

– Oui, tu as très bien compris, ne fait pas l'hypocrite.

– Carl, je suis tellement heureuse. Tu ne sauras jamais comment j'ai pu me tracasser avec toute cette remise en cause. J'avais tellement peur pour toi, dit Josiane en pleurant de joie.

– Arrête, tu vas me faire pleurer aussi.

– Je suis certaine que tu as pris la bonne décision. Je suis certaine que Tantie aurait voulu que tu agisses ainsi. Je ne sais pas quoi te dire, je t'aime tant.

– Je sais que tu m'aimes beaucoup. Je t'aime aussi. Tu sais que tu as beaucoup pesé dans ma décision, je ne peux te le cacher. Je pense honnêtement que je te dois, à toi et à Tantie, de continuer notre travail et d'aider le plus de gens que nous pourrons.

– Merci Carl, tu ne pouvais pas me faire un plus beau cadeau, dit Josiane en lui serrant les mains. Je suis tellement heureuse, tellement heureuse.

– Bon, si on mangeait un peu.

– Je pense que je pourrais dévorer un bœuf après cette nouvelle.

Ils commandent un somptueux dîner, qu'ils avalent lentement en parlant de choses et d'autres et riant de bon cœur. Leur bonheur resplendissait dans tout le petit salon. Josiane donne sa carte de crédit à Serge, le serveur, voulant offrir ce repas à son patron et à son Amour secret. Vers dix-sept heures, ils quittent dans la Z 28 et elle ne comprend pas où la conduit Carl.

– Tu veux me dire où on va comme ça?

– J'ai besoin de toi pour ramener la Camaro au garage.

– Tu as échangé ta Jaguar, c'est ça hein? Dis-le!

– Oui c'est ça, dit-il en riant.

Quelques minutes plus tard, ils arrivent au garage et la rutilante voiture rouge attendait son nouveau propriétaire. Josiane n'en revenait tout simplement pas. Elle avait beau la regarder sous tous les angles, sa surprise n'avait pas de borne.

– On va faire un petit tour? demande Carl.

– Elle ne donne aucune réponse et prend aussitôt place côté passager.

Ils roulent en ville, profitant du magnifique soleil qui commençait déjà à descendre en se dirigeant vers son lit, dans un ciel sans nuage. En passant sur Grande-Allée, Josiane n'est pas sans remarquer l'envie des autres femmes qui les regardaient passer. Elle était heureuse, comme jamais elle ne l'avait été. Elle agissait comme une enfant, devant le nouveau jouet de son meilleur ami.

Partie deux

Lorsque Carl entre au bureau, il est un peu dépassé neuf heures. Une femme dans la trentaine, assez jolie, est assise près de Josiane dans la petite salle d'attente.

– Carl, voici madame Lyne Tremblay. Elle aimerait avoir une conversation avec toi. Tu peux la recevoir?

– Oui bien sûr. Suivez-moi madame. Tu viens aussi Josiane.

Le trio se dirige vers le grand bureau de Carbo. Sur l'invitation de Josiane, madame Tremblay prend place dans l'un des fauteuils faisant face à celui dont elle venait demander l'aide.

– Alors que puis-je faire pour vous, madame?

– J'ai besoin de votre aide. C'est un policier qui m'a recommandé à vous, le lieutenant Émile Drolet de la Police de Sainte-Foy.

– Je vous écoute.

– C'est une longue histoire et je ne voudrais pas abuser de votre temps. Je vais essayer de couper au plus court.

– Non, madame, prenez votre temps.

La femme entame son histoire entremêlée de larmes. Elle était nerveuse et se retenait difficilement pour ne pas fondre en larmes. Carl doit intervenir plusieurs fois pour la calmer, l'encourageant à continuer lentement et l'incitant à prendre tout le temps qu'il lui sera nécessaire.

– Voilà, c'est pourquoi j'ai besoin de votre aide. La police n'y peut rien sans preuve. Pourtant, je suis convaincu que j'ai raison. Mon mari a été tué, il ne s'agit pas d'un accident. Je suis prêt à vous payer le prix que vous demanderez. En toute conscience, par respect pour mon mari, je dois pousser cette affaire jusqu'au bout. Je n'aurai de repos avant que les coupables ne soient punis.

– Vous savez que le monde syndical en est un très fermé.

– C'est pourquoi nous n'avons pas de preuve. Les gens ont peur. Tous ceux qui travaillaient avec Jean ont peur aussi. Ils craignent pour leur famille, pour eux-mêmes et leur travail. Est-ce possible que la peur règne à ce point? Même la police n'a pas réussi à connaître la vérité. Je ne peux pas concevoir que dans les années 2000, la justice puisse ne jamais être rendue envers ceux qui l'ont tué de sang-froid. Je ne permettrai pas que ces gens s'en tirent sans être punis comme ils le méritent. Jean croyait dans la vérité, dans la Justice et dans les changements de notre Société. Il voulait assainir le syndicalisme. Il a certainement fait peur à beaucoup de gens. Ils n'ont pas hésité à le liquider comme un vulgaire animal. Je dois rétablir son intégrité à

n'importe lequel prix. Votre prix sera le mien. Je n'ai pas grand-chose, mais je vous le donnerai volontiers. Je ne sais plus quoi vous dire, pour vous convaincre d'accepter de m'aider.

– Alors, n'en dites pas davantage. Josiane a pris bonne note de tout ce que vous avez dit. J'étudierai ce dossier avec soin. Je vous ferai connaître ma décision dès demain. Retournez chez vous en paix et attendez mon coup de fil ou ma visite avant de poser d'autres gestes. Mon assistante va prendre vos coordonnées. À bientôt, madame Tremblay.

Carbo se lève et demande à Josiane de la reconduire. Il avait, là devant lui, quelque chose de bizarre et d'extrêmement difficile. Il préférait analyser plus à fond la version de sa future cliente. Il communique avec le lieutenant Drolet. Il obtient de ce dernier une copie de la déclaration faite par madame Tremblay lors de sa visite à la Centrale. Il pourrait ainsi faire une comparaison qu'il souhaitait positive.

Une quinzaine de minutes plus tard, un policier se présente au bureau du privé pour y remettre une enveloppe adressée à son nom. Pendant ce temps, Josiane avait commencé à faire la transcription des notes prises lors de l'entrevue enregistrée.

Alors que Carl fait la lecture de la déclaration, il prend des notes sur certains points bien précis. C'était des points où une personne sérieuse et convaincue ne pouvait commettre d'erreur. Les détails étaient tellement précis, que quelqu'un qui les aurait inventés aurait

eu peine à s'y retrouver. Sa version changerait sur plusieurs choses. Il n'en croyait pas ses yeux de lire toute la version de madame Tremblay. Bien qu'il soit certain du bien-fondé de cette histoire, il tient à en faire la vérification quand même. Ayant terminé sa deuxième lecture, il prend ce que Josiane venait de poser sur son bureau. La lecture en est vite faite, tous les faits concordent.

– Madame Tremblay, Carl Bouchard, de l'Agence Carbo.

– Oui, monsieur!

– J'aimerais passer vous voir. Est-ce possible?

– Je vous attends, dès que vous le pourrez. Je demeure chez moi.

– J'y serai dans une quinzaine de minutes, à bientôt.

~

Carbo vient de prendre place au salon de la petite maison unifamiliale, que sa nouvelle cliente avait reçu en héritage lors de la mort de son mari. La maison est sobre et joliment décorée.

– Je peux vous offrir quelque chose? demande, madame Tremblay.

– Non merci, peut-être un peu plus tard. Pour l'instant, j'aimerais tout d'abord vous dire que je prends votre dossier. Je ne sais pas encore si je pourrai en venir à une solution satisfaisante, mais je vais essayer.

– Quel sera votre prix, je vais vous faire un premier versement?

– Il n'est pas question d'argent. Je ne le ferai pas pour l'argent. Je veux simplement vous donner un coup de main. Nous verrons plus tard, s'il y a lieu de payer quelque chose. J'aurais besoin de certaines informations supplémentaires. Par exemple, qui était le délégué de chantier où travaillait votre mari?

– Je pense qu'il s'appelait Yvon Poiré. C'est une brute. Il a déjà fait des menaces à Jean.

– Vous avez encore en main les papiers de votre mari, en ce qui a trait à son travail syndical?

– Oui, j'ai tout ça dans une ou deux boîtes. Je vais aller vous les chercher.

La jeune femme le quitte, pour revenir quelques minutes plus tard les bras chargés d'une boîte remplie à ras bord. Elle faillit la renverser en la déposant sur le sol.

– Vous avez là, tous les papiers concernant le syndicat.

– Votre mari tenait-il un journal de ce qu'il faisait?

– Oui, je l'ai dans son bureau.

– J'aimerais l'avoir en main. Tout ce que vous pourrez me donner d'information, j'en aurai besoin, peu importe les papiers. Je préfère vous en retourner si je n'en ai pas besoin.

– Écoutez, si vous voulez m'accompagner dans la chambre qui lui servait de bureau au sous-sol, nous verrons ensemble.

Une trentaine de minutes plus tard, Carbo quitte sa nouvelle cliente avec deux boîtes de documents. Il a passablement de travail à faire pour éplucher chacun de ces papiers. Il espère pouvoir en tirer deux choses. En premier lieu, bien connaître quel genre de travail syndical il avait fait. En second, connaître mieux son homme au niveau personnel, dans sa vie familiale, ainsi que des indications pouvant l'aider dans ses recherches. Il souhaitait également pouvoir y trouver quelques indications personnelles qui le conduiraient vers un suspect possible.

En route pour son bureau, Carl compose le numéro pour rejoindre Josiane.

– Ma grande, tu devras annuler tes sorties pour ce soir, nous allons avoir une montagne de travail à effectuer.

– Je n'y vois aucun problème. Je t'attends.

– Bon, j'apporte le souper. Salut!

Carl et Josiane mangent avec Claire qui était demeurée elle aussi au bureau. À trois, les choses seraient plus vite faites. Chacun des papiers est examiné avec soin par le privé. Ceux qui avaient un intérêt quelconque étaient étiquetés avec un code, puis entrés sur ordinateur par Claire. Il passe minuit lorsque le trio quitte le bureau, épuisé, mais heureux d'avoir enfin passé au travers de tous les documents. Un grand pas avait été fait dans le dossier, le plus laborieux, mais le plus intéressant aussi. C'est à partir de ces mêmes documents que les bases

de l'enquête sont jetées. Des choses intéressantes avaient été repérées, choses que même sa cliente ignorait.

Pour sa part, Carl avait son idée sur ce qu'il ferait dès le lendemain matin. Pour le moment, une bonne nuit de repos.

~

Il était neuf heures trente, lorsque Carl se présente sur le chantier de construction. Il s'agissait du plus gros complexe de la région de Québec. Plus de 200 unités de condominium sur deux étages feraient de ce projet un petit village. En tout 1000 unités devront y être construites d'ici deux ans. Jamais la Ville de Québec n'avait connu cette effervescence du condominium. Les propriétaires du chantier étaient un groupe d'hommes d'affaires qui avait décidé de faire de cet endroit, le plus magnifique village condos jamais construits au Québec.

Carbo se dirige vers un homme qui porte un chapeau de fibre blanc, habituellement réservé aux contremaîtres.

– J'aimerais rencontrer un employé du nom de Jacques Sanfaçon. Je suis Pierre Côté, ajusteur d'assurance.

– Vous n'avez qu'à vous rendre à l'office. Eux seuls peuvent vous autoriser à pénétrer sur le chantier.

Carl se rend à la roulotte indiquée par l'homme. Lorsqu'il entre, une jeune secrétaire lui demande aussitôt le but de sa visite. Une fois

qu'elle a le renseignement, elle communique par radio avec l'ingénieur en chef qui autorise la visite. Il envoyait un homme pour accompagner ce visiteur inattendu.

Quelques minutes plus tard, un jeune homme dans la vingtaine fait son entrée tenant un chapeau de sécurité à la main. Il conduit le visiteur en plein milieu du chantier et lui demande d'attendre à cet endroit que Sanfaçon vienne le rejoindre. Il s'écoule plus de cinq minutes avant que n'arrive enfin celui qu'il attendait.

– Qui êtes-vous et vous me voulez quoi?

– Je suis un détective privé engagé par madame Émile Tremblay. J'enquête sur la mort de ce dernier qui, selon elle, a été lâchement tué. Que pouvez-vous me dire sur cette affaire.

– Vous êtes malade de venir me voir ici. Tout le chantier va l'apprendre si ce n'est déjà fait. Fichez-moi le camp d'ici espèce d'imbécile, je n'ai rien à vous dire.

– Écoutez, ne criez pas si fort, je ne suis pas sourd. Premièrement, personne ne sait qui je suis, je me suis présenté comme un expert en assurances. Il n'y a donc rien à craindre. Donnez-moi votre adresse ou un numéro de téléphone où je pourrai vous contacter. Maintenant, sortez-moi votre permis de conduire que je puisse jouer le jeu.

– Mon adresse est bonne sur le permis, voilà. Je ne veux pas que vous veniez chez moi. Téléphonnez-moi à ce numéro ce soir à dix-huit heures. Maintenant, partez d'ici et n'y revenez plus jamais, sous

aucun prétexte. Ici, même les murs qui n'existent pas ont des yeux et des oreilles.

– Je vous téléphone ce soir sans faute.

– Excusez-moi, mais je dois le faire pour la galerie. Crisse ton camp d'ici, espèce de tas de merde. Si jamais tu reviens sur ce chantier, je te casse les jambes, crie Jacques Sanfaçon, feignant d'être en colère.

Carbo quitte les lieux en retenant son sourire. Il a le temps de remarquer qu'un autre homme courrait vers Sanfaçon, comme s'il venait lui porter mains fortes. Ce dernier lève le majeur en doigt d'honneur, en signe de mépris. Une fois dans sa voiture, le privé ne peut s'empêcher de rire. La Z 28 démarre dans un nuage de poussière provoqué volontairement. L'arrière de la voiture zigzague plusieurs fois et franchit la barrière du chantier.

Il roule maintenant en direction de Ville de Vanier. Il stationne sa voiture face à l'affiche visiteur. Il espérait bien trouver Michel Frappier à son bureau du Journal de Québec. La réceptionniste le fait asseoir, pendant qu'elle communique par téléphone. Frappier viendra vous chercher dans quelques minutes, l'avise la femme d'un certain âge et d'un âge certain.

Lorsque Frappier arrive, il était mal à l'aise pour ne pas dire gêner par cette visite. La dernière rencontre avec le privé était encore fraîche à son esprit. Il ne souhaitait surtout pas que les choses tournent de la même manière.

– Monsieur Bouchard, je suis ravi de vous revoir. Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

– Vous avez un endroit où nous pourrions discuter librement, sans qu'il y ait d'oreilles indiscrètes.

– Suivez-moi.

Les deux hommes se dirigèrent vers un petit salon habituellement réservé aux employés, pour y prendre du repos. Une fois la porte fermée...

– Merci de m'avoir reçu, je n'en attendais pas moins de vous. Je pense que vous me devez un service et aujourd'hui, j'en ai besoin. Cependant, je ne serai pas ingrat. En retour des informations que vous me donnerez, je vous garantis l'exclusivité de toute l'histoire, une fois terminée bien sûr. Je ne veux pas que vous sortiez une seule ligne, sur ce que je vais vous dire. Me suis-je bien fait comprendre? Ma vie en dépend et celle de plusieurs personnes.

– Vous avez ma parole. J'ai commis l'erreur une fois, mais cette chose ne se reproduira plus. J'ai entièrement confiance en vous. J'ai suivi de très près, les deux dernières enquêtes que vous avez menées. J'aurais beaucoup aimé vous contacter, mais je n'ai pas osé. Je préfère de beaucoup être ami avec vous. Que puis-je faire pour vous?

– J'ai besoin de toutes les coupures de presse officielles et non publiées sur le Syndicat de la TQC depuis la dernière année. C'est possible?

- Oui bien sûr, cependant, cela va prendre quelques heures. Vous avez quelque chose sur eux?
- Non pas encore, mais souvenez-vous de votre promesse. Pas de question et pas de publication avant que je ne vous en donne l'ordre.
- Bon, bon, je voulais simplement un petit « *in* » c'est tout.
- Je veux aussi tout ce qui a touché la mort d'un travailleur, tous les détails sur les désordres de chantiers, les dommages, enfin tout ce qui sera relié à ce syndicat.
- Bon sang de merde, vous allez vous attirer de gros ennuis si vous touchez à ça. Je ne voudrais pas être à votre place.
- Vous avez compris pourquoi je veux le silence total, fait remarquer Carbo.
- Soyez sans crainte, je ne veux pas être responsable de votre mort.
- Dans combien de temps pouvez-vous me procurer ces renseignements?
- Donnez-moi quelques heures.
- D'accord, faites-moi parvenir cela dans une enveloppe scellée par un courrier, je paierai les frais. Je compte sur vous, à bientôt et merci.

~

Dans les heures qui suivirent, Carbo en profite pour prendre un bon repas. Par la suite, il se rend au bureau. En attendant les documents

de Frappier, le journaliste, il refait une lecture des versions de madame Tremblay. Le temps s'écoule rapidement et il ne tarde pas à recevoir ce qu'il attendait. Le courrier remet à Josiane, moyennant paiement, deux grandes enveloppes scellées. Aussitôt, elle les apporte à son patron. Il reste encore deux heures, avant l'appel téléphonique prévu avec le travailleur de la construction et ami de la victime présumée, Émile Tremblay.

À dix-huit heures pile, il compose le numéro laissé par Jacques Sanfaçon. Il fait comme cela est convenu entre eux, que le travailleur viendrait le rencontrer à son bureau. Il ne voulait rien savoir d'un endroit public. De son côté, Carbo préférait cela ainsi, il pourrait enregistrer l'entrevue avec ou sans le consentement de son invité. Il avise Josiane d'être prête pour l'arrivée de l'homme.

À peine trente minutes plus tard, Jacques Sanfaçon fait son entrée au bureau 601, de l'Iberville I. Josiane le conduit dans le petit salon sans fenêtre. Après lui avoir offert un breuvage, qu'il refuse, elle l'informe que son patron serait là dans deux petites minutes. Pendant ce temps, le privé observait le petit moniteur, cherchant à évaluer l'état d'esprit de son invité. Il décide finalement d'aller rencontrer son homme.

– Je suis très heureux que vous soyez venu, monsieur Sanfaçon.

– Je ne suis pas certain que vous serez aussi heureux lorsque je repartirai.

– Nous verrons, nous verrons. En attendant, si vous le permettez, j'aimerais que mon assistante Josiane demeure comme observatrice dans cette entrevue. Vous y voyez un inconvénient?

– Non pas vraiment, je n'ai rien à cacher.

Josiane s'installe avec son bloc note, crayon en main, prête à tout écrire ce qui se dirait, en mot à mot, sous la forme de sténographie. Une petite enregistreuse est mise en fonction, sans que Sanfaçon ne s'y oppose.

– Comme je vous ai dit ce matin, j'ai été engagé par madame Tremblay, l'épouse de votre meilleur ami. En fait, je n'en retirerai aucun honoraire car j'ai décidé de faire l'enquête pour lui rendre service, afin qu'elle sache, elle et ses deux enfants ce qui est vraiment arrivé à leur père, son mari et votre ami. Je ne tolère pas la violence sous toutes ses formes, mais je peux l'employer avec beaucoup d'ardeur quand cela est nécessaire. Je ne veux pas savoir de conneries de vous, je veux la stricte vérité. Je veux aussi connaître vos idées sur toute cette histoire. Vous devez cela à l'épouse de votre meilleur ami et aussi à lui-même. Il s'est battu pour vous et les vôtres et il y a laissé sa vie. Maintenant, racontez-moi ce qui s'est vraiment passé avec votre ami.

– Écoutez, je sais que vous avez raison. Je voudrais aider Lyne, mais je ne veux plus être mêlé à cette affaire. Je ne tiens pas à ce que les miens subissent la même chose. Vous ne connaissez pas ce milieu, c'est facile pour vous de parler. Certains ont même commencé cet après-midi à

s'informer de qui vous étiez. Non, je ne peux pas prendre de chance, je suis désolé.

– Bon, laissons l'affaire de votre ami, nous y reviendrons plus tard. Parlez-moi du syndicat, de son fonctionnement, de ce que vous y avez fait avec Émile Tremblay. Prenez votre temps, je ne suis pas pressé.

– Écoutez, ce n'est pas facile de parler de tout ça. Il y a tellement de mauvais souvenirs qui s'y rattachent. Notre syndicat est un des plus forts dans le milieu. Nous avons le plus grand nombre de membres et le maraudage se fait férocement tout au long de l'année, même si des périodes sont prévues à cet effet. Les décisions dures viennent surtout du vice-président Jean François Dion, appuyé bien sûr, par son bras droit à Québec, Jean Paul Lemieux. À ce que j'en sais, toute la marde est brassée par lui. C'est lui qui prend réellement les décisions en ce qui a trait aux moyens de pression, des grèves, des coups montés pour causer des dommages et tout le kit. Il est le maître. Quant à Paul Vézina, il ne contrôle plus rien. Il n'a pas eu le choix de se retirer. On en a eu la preuve aux élections à la présidence. Dion a remporté la palme avec 90 % des votes des délégués. Surtout dans la région de Québec, beaucoup s'objectaient à ce qu'il prenne le poste. Émile était l'un d'eux. C'est ce qui a causé sa perte, mais ne parlons pas de lui, voulez-vous?

– Allez-y, continué je commence à comprendre le milieu un peu mieux.

– Bon, je disais que Dion a, depuis longtemps, voulu prendre le contrôle du syndicat et c'est ce qui s'est produit. Il a forcé les choses à sa manière, avec les bras et les menaces. La majorité a suivi sans rouspéter, sauf dans la région de Québec. Émile a appelé des assemblées pour tenter de convaincre les gars de ne pas faire confiance à Dion. Dès la première assemblée, il a été chahuté ouvertement. Certains lui ont crié des menaces lors de la dernière assemblée. Depuis que Dion a pris la tête, Vézina est disparu, on en a jamais plus entendu parler. Il semblerait qu'un montant d'argent lui a été versé pour qu'il garde pour lui ses idées et ses pensées. Le changement s'est fait sentir dans les premières semaines. Les nouveaux délégués de chantier nous ont donné de nouvelles instructions, de nouvelles manières de travailler et bien d'autres choses. Les cotisations ont été augmentées sans que personne n'ait approuvé. Dion prend des décisions unilatéralement. Émile avait réussi à ramener un certain nombre de personnes avec lui et je l'ai aidé ouvertement. Je croyais en ce qu'il disait ou faisait. Il avait ma pleine confiance. Maintenant, tous ceux qui ont été identifiés à lui sont surveillés de près. On s'attend même à être les premiers à se faire mettre dehors quand il y aura un ralentissement. Je sais que certains ont eu des menaces à peine voilées.

– Toi, est-ce que tu en as eu?

– Les menaces, ça ne m'énerve pas.

– Ce que je vous demande, en avez-vous eu personnellement?

- Pour dire vrai, oui, mais je n'en ai pas tenu compte.
- Vous avez réagi comment lorsque votre ami est tombé?
- Ils ont dit que c'était un accident. Je ne peux pas dire le contraire, je n'y étais pas. Je me suis informé aux gars, mais personne ne veut parler, ils ont peur, c'est clair. Quand j'ai posé les questions, le délégué de chantier est venu me signaler que je n'avais pas à me mêler de ça. Il m'a dit que les assurances et la commission de la sécurité et de la santé au travail avaient conclu à un accident et de laisser tout ça mort.
- Qui est ce délégué de chantier?
- Yvon Poiré.
- Il fait partie des suiveux de Dion?
- Oui et je n'en ai aucun doute. Il a été nommé après les élections.
- Il a remplacé qui?
- Henri Dutil.
- Que faisait Poiré avant d'être nommé?
- C'est lui qui organisait les dommages sur les chantiers.
- Parle-moi de Dion.
- Il n'y a pas grand-chose à dire. C'est lui le boss, personne ne le conteste. Dans sa campagne à la présidence, il criait à qui voulait l'entendre, qu'il ferait tomber le Gouvernement s'il le fallait. Comme vous le savez, la Loi 142 nous a fait mal, mais pas tant que ça. Par

contre, pour Dion, c'est son point d'appui. C'est ça qui l'a fait passer. On dit même qu'il a un commando de bras.

– De qui est ou serait composé ce commando?

– Des ex-travailleurs de la construction qui ne sont plus dans le métier. Il les a syndiqués et il a rétabli leurs privilèges sociaux, comme s'ils travaillaient vraiment. Ils occupent soi-disant des fonctions administratives syndicales.

– Ce n'est pas ce que l'on pourrait appeler un vrai beau syndicat, dit Carbo.

– C'est pour ça que je vous conseille de ne pas toucher à ça. Vous risquez votre peau.

– Laisse-moi m'occuper de ma peau, je suis assez grand pour le faire. Que vous ont-ils dit de l'accident de Tremblay, votre ami?

– Pas grand-chose! Il serait tombé accidentellement, parce que le garde protecteur en bois qui protégeait l'échafaud aurait lâché lorsqu'il s'est appuyé dessus.

– Vous croyez cette version?

– Non pas du tout, Émile a toujours été très prudent avec ce genre de chose.

– Vous avait-il parlé de certaines menaces?

– Quelques fois oui, mais il refusait de me dire quoi.

– Sa femme ne vous en a jamais parlé?

- Une seule fois. Nous avons eu une petite fête pour les quatre ans de son fils. Elle n'a pas eu le temps de m'en dire beaucoup, Émile est arrivé.
- Que vous a-t-elle dit au juste?
- Qu'ils avaient reçu des téléphones bizarres, que leur voiture avait été brisée. Des choses comme ça, quoi.
- Elle savait d'où provenaient ces menaces?
- Non, pas vraiment.
- À votre avis, que se passerait-il si Dion était menacé?
- Si vous faites ça, vous êtes un homme mort.
- Au moins je sais à quoi m'attendre, dit Carbo en riant.
- Vous ne semblez pas réaliser ce qui se passe. Les chantiers sont en ébullition, des dommages sont causés volontairement, nous avons réunion sur réunion. On y voit des gens qui ne font pas partie de notre syndicat. Si le Gouvernement ne bouge pas, tout va sauter d'ici quelques semaines. L'autre soir je regardais les nouvelles, j'ai remarqué des gars sur les manifestations, je peux vous jurer qu'ils n'ont jamais travaillé avec nous. Des chums en ont parlé aussi, c'est pareil pour eux. Certains voudraient bien s'opposer à tout cela, mais ils n'osent pas le faire. Ils doivent penser à leur famille.
- Si je comprends bien, vous vivez dans la terreur dans votre propre syndicat.

– Appelez cela comme vous voulez. Je ne vous en dirai pas davantage.

– J'en sais suffisamment, je vous en remercie. Vous m'avez beaucoup aidé.

Une fois que Jacques Sanfaçon a quitté le bureau...

– Je pense que nous allons avoir de l'action, dit Carbo en s'adressant à Josiane.

– Moi je pense que tu ferais mieux de laisser tomber tout cela. Il y a une mauvaise odeur qui s'en dégage. Ça sent la mort.

– Tu voudrais que je laisse tomber madame Tremblay. Tu voudrais que le meurtre de son mari ne soit jamais puni. Tu voudrais que d'autres meurtres surviennent, si je comprends bien.

– Non Carl, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. J'ai peur pour toi, c'est tout. Jamais, ils ne te laisseront mettre ton nez dans leurs affaires sans réagir.

– Pour ça, je suis d'accord avec toi. Cependant, je dois le faire, cette femme a besoin de moi, elle a besoin de quelqu'un pour l'aider, même la police ne peut rien faire. Ce n'est pas une question d'argent, elle en a juste assez pour vivre et élever ses deux jeunes enfants. Je ne peux pas la laisser comme ça, Tantie ne me pardonnerait jamais.

– Je sais qu'il est inutile d'en dire davantage, je n'aurai pas gain de cause avec toi. Tu trouves toujours les mots qu'il faut. Je te hais, Carl Bouchard, mais fais attention quand même, dit Josiane en riant.

- Je peux compter sur la transcription pour demain en avant-midi?
- Oui, Claire s'y mettra dès son arrivée demain matin.
- Alors, rentre toi aussi, je vais fermer tout ça. Il est presque vingt-deux heures trente.

Carbo embrasse tendrement Josiane avant qu'elle ne quitte. Il retourne dans son bureau et termine sa lecture des dossiers que lui avait fait parvenir le journaliste Frappier. Il quitte à son tour alors qu'il est près de deux heures du matin. La nuit s'annonce courte, surtout qu'il avait prévu se trouver dès six heures quarante-cinq, à l'ouverture du chantier. Il doit repérer Yvon Poiré, le délégué de chantier, car il sera sa prochaine cible.

~

Dès six heures quarante, la Z 28 est stationnée sur un terrain vague, à proximité du chantier. Les voitures des travailleurs arrivent les unes après les autres et les gars jasant entre eux, se tapant dans le dos à l'occasion. Il ne tarde pas à voir arriver celui qu'il attendait. Il était facilement repérable, son insigne de délégué l'identifiait très bien. Poiré était un homme début quarantaine, mesurant 6 pieds et pesant les 225 livres. « *Une bonne carrure d'homme, certainement pas facile à déplacer* », pense Carbo. Il a un marché nonchalant, un visage dur, l'air malpropre et personne ne semblait l'aimer. On le saluait froidement, ce qui démontrait sa non-popularité vis-à-vis des autres syndiqués.

Lorsqu'il démarre, il prend le numéro de plaque de la vieille familiale *Chrysler*. Son copain Festus lui donnerait plus tard les détails. Il s'arrête dans un petit restaurant comptoir-lunch pour y prendre un bon déjeuner. Il regarde discrètement le journal du matin en attendant huit heures.

– S'il vous plaît, demander à Festus de rappeler Carl Bouchard, merci!
Ce fut là le seul message qu'il donna au répondeur à la SQ.

À peine deux minutes plus tard, il reçoit sa communication et obtient les détails espérés. Poiré possédait un dossier de violence, son ex-épouse et un voisin furent ses victimes. Il fut arrêté deux fois pour ivresse au volant lors d'accidents. Aucune mention au niveau syndical, pas un seul mot, toutefois il avait l'adresse. Une vieille maison de chambre du 101 Côte Belvédère à Québec. Il s'y rend immédiatement pour repérer les lieux et peut-être y faire une petite visite. Il n'a aucune difficulté à situer l'adresse. La maison était délabrée comme son locataire. Il entre sans que personne ne pose de question. Au deuxième étage, il marche jusqu'au numéro 20. En une fraction de seconde, il manipule la serrure qui n'offre aucune résistance. Une odeur nauséabonde lui arrive au nez dès qu'il ouvre. La chambre avait l'air d'un vrai dépotoir. Des bouteilles de bière jonchaient le sol, une boîte vide de pizza sur la table devant le vieux divan-lit demeuré ouvert. Le papier peint défraîchi sur les murs devait tenir uniquement par la saleté.

En quelques minutes, il avait fait le tour, sans trouver quelque chose d'intéressant. Seulement quelques papiers du syndicat, rien de suspect pouvant être retenu. Déçu, il referme derrière lui. Il retourne immédiatement vers le bureau. Il a besoin de réfléchir et il y avait tous ces papiers qu'il devait lire. Il aviserait de la marche à suivre, aussitôt qu'une bonne analyse de tout ce dossier aura été faite.

~

Le dîner se passe dans la paperasse accumulée, ainsi que plusieurs heures de l'après-midi. La lecture a grandement éclairci les idées de Carbo. Maintenant, il possédait le dossier et tout était emmagasiné dans sa tête. Il pourrait ainsi discuter avec n'importe qui, poser les questions nécessaires et argumenter au besoin. Même Jean François Dion n'avait qu'à bien se tenir. Le syndicat du TQC (*Travailleurs Québécois de la Construction*) n'avait plus de secret pour le privé, du moins dans sa forme originale. Ce qu'il lui restait à découvrir serait plus difficile, c'est-à-dire le côté obscur des intentions du président et de sa clique, ainsi que le ou les auteurs du meurtre.

Partie trois

La Jaguar rouge roule maintenant sur la Transcanadienne, en direction du Lac des Deux Montagnes. Bientôt, il arrivera à son lieu de rendez-vous avec Paul Vézina, l'ex-président du TQC, lequel s'est retiré dans cette région depuis sa défaite. Carbo avait réussi à obtenir une entrevue avec le désormais célèbre syndicaliste, considéré comme pacifiste modéré.

Il roule vers la sortie 40 pour prendre le Boulevard Gouin en direction du Golf Braeside. Vézina avait refusé de le recevoir chez lui, considérant que son épouse, dont la santé était précoce, n'avait pas à entendre leur conversation, ni à connaître celui qu'il recevrait. Moins elle en saurait, plus sa sécurité serait assurée. Le Golf Braeside serait donc l'endroit idéal. Un salon privé serait réservé à son nom, dont il était membre du conseil d'administration.

Encore quelques minutes de route au son du CD laser de K D Lang dans Ingénue. Il aimait entendre la voix de cette femme, cette voix si savoureuse, empreinte de douceur et de sincérité. Le hasard avait fait

qu'il l'avait découverte, lorsqu'il avait écouté les Music Awards. Depuis, avec Céline Dion, Roch Voisine, Deschamps et Lapointe, ils étaient ses préférés. Il aimait plusieurs artistes du Québec et d'ailleurs, mais ces derniers l'attiraient. Bien sûr, il ne mettait pas de côté madame Piaf pour autant, il la réservait pour des moments plus particuliers.

Il stationne sa voiture, face à l'entrée principale du club de golf, active le système d'alarme et monte l'escalier. Il est reçu à la porte par un homme distingué, à qui il indique qu'il avait rendez-vous. Il est immédiatement conduit au salon privé réservé. Paul Vézina n'était pas encore arrivé, mais il n'avait pas de retard. Encore quelques minutes à attendre, aussi bien les passer en bonne compagnie. Il commande un *Johnnie Walker* sur un peu de glace. La vue était magnifique de l'endroit où il était assis. Les golfeurs s'en donnaient à cœur joie, le soleil brillait très haut dans le ciel et pas un seul nuage pour le cacher.

Il sursaute lorsque le serveur frappe poliment à la porte. Il avait perdu la notion du temps.

– Vous désirez un autre verre, monsieur?

– Quelle heure est-il?

– Presque midi, monsieur, allez-vous manger?

– Non merci, j'attendais quelqu'un pour onze heures. Vous pouvez me dire où se trouve le téléphone?

– Je vous l'apporte, monsieur.

– Un autre verre aussi, merci!

Dès qu'il a l'appareil, il compose le numéro de celui qu'il devait rencontrer. Une dizaine de sonneries se firent entendre, sans que personne ne vienne répondre. Il raccroche, espérant que Paul Vézina soit en route. Il boit son verre lentement, mais nerveusement. Quelque chose lui disait qu'il se passait un danger quelque part. Il se sentait mal et anormalement nerveux. Une trentaine minute s'étaient écoulées et toujours pas de visite. C'en était assez, il paye la facture et quitte immédiatement le club de golf.

La puissante Jaguar s'engage à nouveau sur le Boulevard Gouin, direction Philipps Avenue, à la hauteur de Pointe Forget. Il n'eut aucune difficulté à trouver la résidence qu'il recherchait. Plusieurs voitures de police s'y trouvaient, gyrophares en action. Il se gare derrière l'une d'elles, cherchant de l'œil un officier ou un enquêteur. Finalement, un homme dans la cinquantaine sort de la maison en se dirigeant vers une voiture privée.

– Monsieur, s'il vous plaît.

– Je n'ai rien à dire aux journalistes, adressez-vous au Service des Relations publiques, vous connaissez la marche à suivre, non?

– Je ne suis pas journaliste, mon nom est Carl Bouchard, je suis détective privé.

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse qui vous êtes?

- Vous pourriez au moins être poli et me dire votre nom, monsieur.
- Je suis le lieutenant Couture, si vous avez des plaintes à formuler, contactez mes supérieurs. Maintenant, fichez moi la paix, j'ai du travail à faire.
- C'est justement pour votre travail que je veux vous parler, cessez de faire le cave et écoutez-moi.
- Jack, crie le policier, tu peux me débarrasser de ce fatigant. Il n'a rien à faire ici.
- Nous allons nous revoir lieutenant et cette fois ce sera vous qui me supplierez de vous répondre. Je vous attendrai à votre bureau.

Aussitôt qu'il eut repris sa route, il file directement au bureau de District de la police. Il demande à rencontrer le responsable des Enquêtes criminelles. On le conduisit à l'Inspecteur Frank Connabry.

- Que puis-je faire pour vous, monsieur?
- Tout d'abord, je suis enquêteur privé. Je travaille pour une cliente de Québec, dont je tairai le nom pour le moment. Son mari a été victime d'un accident un peu bizarre, pour ne pas dire organisé. J'avais rendez-vous ce matin à onze heures avec Paul Vézina, l'ex-président du TQC. Nous devons discuter de différentes choses concernant son syndicat et de certains agissements de la part de l'un de ses membres influents.
- Vous voulez parler de Jean François Dion, je présume!

– Pour dire vrai, oui, mais votre officier à la résidence de Vézina m'a cavalièrement jeté à la porte du terrain. Inspecteur, que vous et vos hommes n'aimiez pas mon travail ou ce que je représente, c'est votre droit. Pourtant, je crois que vous auriez intérêt à m'écouter et à m'informer. Qui sait peut-être qu'un simple privé pourrait vous aider. Qu'en pensez-vous?

– Monsieur, pour nous les privés comme vous dites, ne sont pas de calibre. Nous les considérons un peu comme des serpents à sonnettes pour ne pas dire autre chose. Vous me comprenez, vous aussi. Qu'en pensez-vous?

– Inspecteur, n'oubliez pas qu'un serpent à sonnette peu très bien tuer. Non pas votre illustre personne imbécile, mais votre carrière.

– Vous me faites des menaces maintenant, je comprends que Couture vous ait remis à votre place.

– Si j'étais vous, je communiquerais avec ce numéro, dit Carbo, en posant une carte professionnelle devant l'officier. Vous autres, les officiers on doit toujours vous botter le cul pour que votre cervelle remonte dans votre tête. Je vous attends à côté, faites donc votre travail et téléphonez.

Carbo sort en claquant la porte et prend place sur une chaise, retenant à peine son sourire. Il voit l'officier signaler le numéro et attend patiemment le résultat. Pierre Chamard, responsable de l'Antigang, allait lui sonner les cloches, comme il aimait si bien le faire. L'officier ne sembla pas parler beaucoup, se contentant surtout d'écouter, se

passant la main sur le front à plusieurs reprises. Il dépose le combiné du téléphone et se bascule sur sa chaise, comme s'il cherchait à reprendre son souffle ou le contrôle de lui-même. Il regarde Carbo en lui faisant signe d'entrer le rejoindre.

– Écoutez, s'empresse-t-il de dire, je n'ai pas d'excuses à vous faire et n'en attendez pas. J'ai parlé avec Chamard, il veut vous voir immédiatement. Pourtant, avant que vous ne partiez, j'aimerais vous dire une chose, n'attendez plus Paul Vézina, il est mort. Heureusement, ils n'ont pas touché à sa femme. Vous comprendrez, j'en suis certain, qu'il s'agit d'un meurtre. Il n'y a aucun doute, deux balles, l'une dans le cœur et l'autre dans la tête. C'est tout ce que je peux vous en dire.

– Merci inspecteur, vous me voyez ravi de vous entendre être raisonnable. Je ne vous garderai pas rancune, j'espère que nous nous reverrons bientôt.

Carbo quitte le bureau, suivit du regard par le policier de papier qui n'avait pas manqué de lui jeter un œil méprisant. Personne de son rang n'aimait se faire remettre à sa place. Il le savait, car plusieurs fois, dans sa carrière de policier, il avait eu de sévères engueulades avec ses supérieurs immédiats. Ils les considéraient comme des gérants d'estrade, des administrateurs qui bien souvent, n'étaient jamais allés sur le vrai terrain. Dans la police en général, il y a deux classes : celle des vrais hommes de terrain et celle des instruits, des administrateurs souvent anti policiers qui devenaient des frustrés au

fil du temps. Non pas qu'ils n'étaient pas bons, mais leur vrai travail était dans les papiers et non pas sur le plancher des vaches, ce qui les empêchait souvent de ne pas comprendre ou d'approuver certaines méthodes de travail.

Un jeune policier accompagne Carbo dans le dédale de corridors, pour finalement arriver à la porte de l'unité la plus prestigieuse du Service de Police de Montréal, l'antigang.

Pierre Chamard attendait devant la porte de son bureau. En voyant Carl, il lui serre chaleureusement la main.

– Carl, ce que ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu. Allez, entre, car il n'y a pas secret pour toi ici. Bon sang, jamais je n'aurais pensé te revoir un jour. J'ai appris par les journaux et aussi par Jacques à Québec que tu t'étais recyclé dans le privé.

– C'est une bien longue histoire mon vieux. Je te raconterai un jour. Pour l'instant, j'ai d'autres choses qui me préoccupent. En passant, je constate que tu es drôlement monté en grade.

– J'en avais assez de me faire monter sur la tête par ces guignols qui ne connaissent rien, mais là n'est pas la question, tu les connais aussi bien que moi. Quel bon vent t'amène ici, on m'a dit que tu t'intéressais à Paul Vézina. Que se passe-t-il avec lui?

– J'avais rendez-vous avec lui ce midi à onze heures. Tes gars à son adresse ne m'ont rien dit, sauf ton inspecteur qui m'a fait part qu'il était mort, victime d'un meurtre. Je cherche à comprendre.

– Si tu commençais par le commencement, ce serait une bonne idée non?

Carbo explique l'entrevue avec madame Tremblay, les résultats de la SM Sainte-Foy, puis la rencontre avec Sanfaçon. Chamard l'écoutait religieusement, sans intervenir. Puis d'un geste imprévu, il saisit son téléphone.

– Jean-Guy, viens me voir, dit simplement Chamard.

Lorsque l'homme arrive il est aussitôt présenté par son patron.

– Écoute, tu te rends, chez Paul Vézina avec deux ou trois gars. Nous prenons le dossier, il vient d'être découvert mort. Dépêche-toi avant qu'ils ne brisent tout. Lorsque tu en sauras assez, téléphone-moi. Tu amènes Carl avec toi, discrètement bien sûr.

Lorsque le groupe arrive devant la maison de Vézina, le pathologiste rentrait, alors que les ambulanciers attendaient patiemment, pour faire leur travail. Ce que Carbo voulait surtout voir, c'était le visage du lieutenant Couture. Il n'eut pas à attendre longtemps. Le sergent Labonté alla à sa rencontre et les deux hommes se parlèrent assez sèchement. Couture cria à ses hommes de se retirer, regardant celui qu'il avait cavalièrement chassé, un peu plus d'une heure auparavant. Cependant, Carl ne voulut pas s'en faire un ennemi, il retient son sourire, préférant demeurer sérieux. Les trois policiers en civil, sortirent les uns derrière les autres, fortement déçus d'être ainsi remplacés en plein travail.

En cours de route, l'homme de Chamard avait avisé le privé de ne rien toucher avant d'en demander la permission. Il demeure donc sur les lieux, comme un observateur privilégié. Ce qui ne l'empêche pas de regarder ce qu'il voulait. Un médecin était auprès de l'épouse malade de la victime, cherchant à la réconforter de son mieux, attendant qu'elle ne s'endorme suite au calmant qu'il venait de lui administrer.

Carbo ne voulut pas insister pour lui parler, sachant que Paul Vézina ne lui confiait rien de ses affaires de travail. Il préféra se promener dans la maison, cherchant le bureau de la victime. Il le découvre facilement. Rien ne laissait présager qu'il avait été fouillé, tout semblait en place, la maison entière ne parut pas avoir été endommagée, sauf bien sûr le sang sur le divan du salon. Mains dans les poches, il s'avance lentement afin de jeter un coup d'œil sur le bureau de chêne massif. L'ordre y régnait à première vue, sauf un tiroir qui y était entr'ouvert. Du revers de l'index, il l'ouvre un peu plus grand, mais rien de spécial ne s'y trouvait. Il n'insiste pas, préférant attendre que le sergent ait disposé du corps, sur avis du pathologiste.

Un peu plus d'une heure s'écoule. Pendant ce temps, Carbo avait eu le temps de bien observer. Une petite étagère sur laquelle était une douzaine de cassettes audio avait attiré son attention. Certaines étaient de la musique originale, mais deux avaient des inscriptions à la machine à écrire. Ces dernières attirèrent son attention plus

particulièrement. Les titres ne voulaient rien dire, pourtant il ne réussissait pas à s'en détacher le regard. Comme personne ne l'observait, il les saisit et les places aussitôt dans sa poche de veston. Il poursuit sa promenade d'observation et s'arrête près d'un téléphone, muni d'un répondeur. Il s'approche du sergent Couture et lui demande pour écouter la cassette qui s'y trouvait. Ce dernier, constatant que les empreintes avaient été prélevées, met en marche l'appareil.

– Vous pouvez écouter, mais je voudrais que vous me remettiez la cassette une fois terminée.

– D'accord, merci.

Plusieurs appels avaient été enregistrés. Il note les noms des correspondants qui n'avaient pas vraiment laissé de message important. Cependant, il n'entend pas son propre appel, dont la sonnerie avait fonctionné à dix reprises. Pendant qu'il réfléchissait, il voit passer une infirmière, toute de blanc vêtue. Il la trouve très agréable au regard. Il délaisse le téléphone et la suit. Tous deux se retrouvent en même temps dans la cuisine.

– Vous prenez un café, j'en fais du frais, demande la jeune femme.

– Avec un aussi joli sourire, je ne peux qu'accepter.

– Je ris maintenant, mais je ne riais pas quand j'ai découvert, monsieur Vézina.

– Je n'en doute pas. Vous aviez entendu les coups de feu?

– Non, j'étais dans la chambre de madame. J'essayais de lui faire prendre son dîner.

– Vous saviez que votre patron avait un rendez-vous ce midi?

– Non, je sais seulement qu'il devait aller au golf.

– Je peux avoir votre nom et votre adresse ainsi que le numéro où je pourrais vous joindre?

– Ce n'est pas compliqué, je demeure ici, j'y ai ma chambre. Vous voulez la voir? dit-elle en riant.

– Non, pas pour l'instant, mais peut-être plus tard. Je me nomme Carl Bouchard, nous nous reverrons très certainement. Merci pour le café, il était délicieux.

Comme il sort de la cuisine, il arrive nez à nez avec le sergent Couture qui rebrousse chemin pour le suivre.

– Vous avez appris quelque chose d'elle?

– Non, je n'ai rien demandé, si ce n'est de savoir concernant le bruit des coups de feu. Elle n'a rien entendu. Ce qui me laisse croire que l'arme avait un silencieux ou que l'infirmière ment.

– Nous le saurons bien plus tard. On va s'occuper d'elle. En attendant vous avez d'autres choses à voir?

– Non, pas vraiment.

– Vous voulez que je vous fasse accompagner à nos bureaux par un de mes gars?

– Un simple policier suffira, garder vos hommes vous avez passablement de pain sur la planche.

Quelques minutes plus tard, un patrouilleur ramène Carbo à sa voiture. Il communique aussitôt avec son copain Pierre Chamard. Il est convenu qu'ils prendraient le souper ensemble. Il reprend le boulevard Gouin à la recherche d'un hôtel. Il s'y prend une chambre au *Commercial*. À la réception, il demande qu'on lui prête une enregistreuse. On lui conseille de se rendre dans un magasin pour le faire. Cependant, de sa chambre il pouvait écouter des cassettes, ce qui lui convenait parfaitement. Après avoir avisé Josiane qu'il passerait la nuit à Montréal, il s'installe pour faire l'écoute des deux cassettes.

Ce qu'il apprend le renverse. Depuis plusieurs semaines, Paul Vézina était sous menaces constantes. Il arrête l'écoute et ramasse les deux enregistrements. Passant devant la réception, il s'informe afin de trouver quelqu'un qui lui reproduirait intégralement le tout. Il n'a aucune difficulté à localiser ce qu'il cherche. Il demeure sur place, afin d'éviter que des indiscrets puissent en prendre copie. Le tout lui est remis rapidement. Une fois obtenu ce qu'il voulait, il se rendit immédiatement à la résidence de Paul Vézina. Les policiers avaient tous quitté la maison. Il est reçu par la jolie infirmière, à qui il demande la permission de jeter un coup d'œil dans le bureau de son patron. Elle ne s'y oppose pas croyant avoir à faire à un policier. Il en profite pour remettre en place les cassettes et jeter un coup d'œil dans

les papiers. Il passe plus d'une heure à regarder et à vérifier, sans pourtant ne trouver aucun écrit valable.

Il rejoint Ghislaine à la cuisine et se fait expliquer où se trouve la chambre de son employeur. Il gravit l'escalier, prenant soin de ne pas faire de bruit, considérant que madame Vézina dormait. En quelques minutes, il fait le tour des tiroirs, des poches des vêtements, des boîtes à souliers et finalement découvre un petit coffre-fort, dissimulé sous la tablette à souliers. Il fallait absolument se mettre à genoux pour arriver à le voir. Il tente d'ouvrir la porte, mais n'y parvient pas, cela aurait été trop beau pour être vrai. Il replace le tout, dissimulant comme il était le petit coffre, trop gros pour être apporté sans être vu. Sur son cellulaire, il compose le numéro de son ami Pierre Chamard.

– Pierre, je pense que tes hommes ont passé tout droit sur quelque chose qui pourrait être intéressant pour votre dossier. Je viens de faire la découverte d'un joli petit coffre-fort. Malheureusement pour moi, il est verrouillé. Si tu demandais à ton sergent de venir me rejoindre, il y a certainement quelque chose d'intéressant dans cette boîte. Qu'en penses-tu?

– Je pense qu'il sera là dans une trentaine de minutes. Essaie d'avoir la combine, sinon le gars qui l'accompagnera pourra l'ouvrir. Il a des doigts de fée.

– Je l'attends, à bientôt.

Carbo se promène dans la maison, essayant de retrouver l'infirmière. Comme elle était encore à la cuisine, il en profite pour piquer une

petite jasette avec elle. Il voulait surtout connaître les visites que recevait son patron. Comme elle n'en connaissait aucune, il demande à voir madame Vézina. Elle se rend aussitôt à la chambre de cette dernière, puis revient pour faire signe à son invité de venir la rejoindre. Une fois dans la chambre, il peut constater l'état de la pauvre femme qui ne semblait avoir conscience du drame qui s'était déroulé sous son toit.

– Vous pouvez lui parler, elle vous entendra, mais je ne sais pas si elle vous répondra, dit l'infirmière, la bouche collée à l'oreille de Carbo.

Il essaie en vain de lui parler, mais n'obtient aucune réponse. Il constate qu'elle avait fermé sa porte mentale au monde extérieur, probablement pour toujours. Elle ne devait plus avoir la force de lutter plus longtemps. Il était convaincu qu'elle suivrait de près son mari dans la tombe. Il n'insista pas, préférant la laisser en paix. Aucune enquête ne vaut la peine de pousser quelqu'un à mourir plus rapidement.

Comme il descend au rez-de-chaussée, le sergent Labonté arrive accompagné d'un autre policier. Après s'être serré la main, le trio monte au second plancher. Les deux policiers étaient précédés de Carbo.

– Sergent, j'ai tenté de parler avec madame Vézina. Je pense qu'elle n'a plus aucune notion du temps et des choses. Vous allez donc devoir faire intervenir votre ami.

En moins de temps qu'il n'en fallut pour le dire, la petite porte était ouverte devant les yeux émerveillés du privé qui n'avait aucune aptitude dans ce genre de chose. Labonté met dans une enveloppe tous les documents qui se trouvaient dans le coffre. Quelques minutes plus tard, tous trois quittaient la maison. Avant de partir, le sergent transmet à Carbo le message à l'effet que Chamard l'aviserait du contenu dès que possible.

Une fois à son hôtel, il change de vêtements après une bonne douche. Il était presque temps d'aller souper avec son copain. Il ne restait qu'environ une heure.

Le souper fut cordial et agréable. Les deux hommes se rappelèrent mutuellement des choses du passé, lors de certains dossiers dans lesquels ils avaient eu à travailler ensemble. Le sujet ne manqua pas de tomber sur la décision de Carl, d'avoir abandonné les forces policières, en plein élan de carrière. Cependant, devant les explications, Chamard abonde dans le même sens que son ami. Il s'informe beaucoup sur le nouveau travail que faisait cet ami qu'il appréciait. Il sembla presque démesurément intéressé, considérant que sa carrière aussi s'achevait, encore trois ans.

~

Le retour vers Québec s'effectue sans encombre. La température était superbe et il avait pris soin de mettre le disque laser de Kenny G avec

sa merveilleuse musique. Comme il avait besoin de réfléchir à ce qu'il devait faire, il préférait le faire au son de « *Breathless* ».

La route de retour lui parut très courte. Il était déjà à la hauteur du Boulevard Duplessis, direction Boulevard Laurier. Il est accueilli par le joli sourire de Claire et les baisers de bienvenue de Josiane qui n'en manquait pas un.

Son plan était maintenant prêt. Tout d'abord, s'attaquer à Yvon Poiré le délégué syndical. Il en vient à cette conclusion considérant qu'il avait été nommé après la mort d'Émile Tremblay, non pas par les membres, mais par l'organisation de Jean-François Dion. Selon la version qu'avait faite Jacques Sanfaçon, Poiré était un gars de bras, non pas un vrai délégué comme l'avait été Henri Dutil, l'ex-délégué. Il voulait le son de cloche de cet homme avant de rencontrer Dutil. Il ramasse tous les documents reliés au dossier ainsi que les deux cassettes apportant le tout dans une boîte. Le bureau ne garderait que des photocopies et les entrées sur ordinateur. Quant à la boîte, il l'entreposera chez lui, dans sa petite cachette personnelle, bien à l'abri des regards indiscrets. Il s'attendait à ce que les choses se gâtent dans peu de temps, aussitôt qu'il toucherait à Poiré. Il connaissait maintenant suffisamment d'éléments pour être convaincu que la mort d'Émile Tremblay était bel et bien un meurtre. Cependant, il préférait ne pas parler de cela à la veuve, afin d'éviter une montée de colère et de chagrin ce qui ne ferait que nuire à son enquête. Il en aurait déjà assez avec la clique de Dion.

Une fois ses documents en place, bien à l'abri, il prend une douche pour relaxer quelques heures avant d'intervenir. Il ouvre le téléviseur alors que les nouvelles du dix-huit heures débutent. Il faillit échapper sa tasse de café en voyant un journaliste s'entretenir avec Jean-François Dion. La déclaration qu'il fit eut l'effet d'une bombe.

« Je suis renversé d'avoir appris la mort violente de mon collègue, Paul Vézina. Jamais je n'aurais cru que des criminels s'attaqueraient à cet homme qui, par ses grandes et nombreuses valeurs humaines, a fait que le syndicat du TQC soit devenu ce qu'il est. J'espère que les policiers feront leur travail et mettront derrière les barreaux, celui ou ceux qui ont osé poser un tel geste de violence. Je sais que du dénigrement se fera parmi nos membres, mais je suis certain qu'ils reviendront rapidement à la raison. Ce n'est pas parce que certains ont engagé un enquêteur privé qu'ils réussiront ou la police a échoué. C'est-à-dire me relier directement, ou indirectement, à divers crimes de violence. J'ai les mains propres. Je tiens à le préciser, jamais je ne laisserai personne détruire notre mouvement syndical que j'aime comme un fils. »

Carbo est demeuré suspendu à sa tasse de café, n'en croyant pas ses oreilles. D'où pouvait bien venir ce coulage à son endroit? Maintenant, il se verrait de nombreuses portes fermées. Personne ne voudrait lui parler ou raconter ce qu'ils savent sur Dion et son organisation.

Dans un mouvement de colère, il dépose sa tasse sur la table. Il n'a plus le choix, il doit frapper et frapper fort. Maintenant, Dion et ses

hommes seront sur leurs gardes, ils ne lui laisseront pas un seul pouce de jeu.

Après cet évènement, il ne pourrait plus se reposer. Il traverse dans sa chambre, ouvre la petite porte qui le conduit à son refuge. Il referme le tout, tournant dans tous les sens la combinaison de fermeture dissimulée sous un panneau amovible. Il se rend dans la salle d'exercices, fait quelques mouvements d'assouplissement avant d'endosser son équipement.

Une fois dans l'ascenseur, il utilise sa clé pour descendre directement au garage. La Z 28 démarre dans un grondement de moteur et sort dès que la porte est ouverte. Il se dirige immédiatement vers la résidence de Poiré. Il se place en surveillance jusqu'à la tombée de la nuit. Finalement, une lumière s'allume, puis s'éteint quelques minutes plus tard. Il surveille la porte d'entrée, croyant que Poiré sortirait, mais il n'en fait rien. Son homme devait maintenant entrer dans son sommeil, sans doute aidé par la surconsommation d'alcool.

~

Carbo gravit les marches lentement, faisant le moins de bruit possible, afin d'éviter d'attirer l'attention des autres locataires. Quoiqu'il y a peu de lumière dans le bâtiment, il préfère mettre toutes les chances de son côté. Devant la porte, il utilise son passe-partout et tourne la poignée lentement, il entend aussitôt le ronflement de Poiré. La même odeur nauséabonde lui arrive au nez, un mélange de saleté, de

boisson et de cigarettes. Sur la pointe des pieds et éclairé de sa lampe miniature, il évite les obstacles sur le sol. De sa main droite, il prend son 9 mm, dont il n'enlève pas le cran de sûreté. Il est maintenant près du lit où repose vêtu uniquement de son slip, Yvon Poiré. D'un coup de genoux, il le frappe brutalement à l'épaule, mais ne reçoit qu'un grognement en guise de réaction. Il remise alors sa lampe et allume celle sur la table de chevet. De sa main gauche maintenant libre, il brasse violemment Poiré qui finit par ouvrir les yeux. Il reste bouche ouverte et sans bouger, ayant vu et sentit l'arme sur son front.

– Que... Que me voulez-vous? dit-il en hésitant.

– Je veux que nous parlions tous les deux et bien gentiment.

– Qui vous envoie? Qui êtes-vous? Je n'ai rien fait, dit-il en bégayant.

– Cela n'a aucune importance pour le moment. Vous allez vous contenter de répondre bien sagement à mes questions. Surtout, ne vous avisez pas de faire un faux mouvement, je le vois dans votre visage. Demeurez bien calmement couché et il ne vous arrivera rien de fâcheux.

– Allez-vous enfin me dire ce que vous voulez, tabernacle?

– J'ai horreur de ce langage, ne jouez pas avec votre chance, elle est si mince.

– Bon ça va, dites-moi ce que vous faites icite? reprends d'un ton plus fort et plus confiant, Yvon Poiré.

– Ne vous énervez pas, j'ai toute la nuit pour parler avec vous. Alors, n'ouvrez pas votre grande gueule avant que je ne vous le dise.

– Parlez et crissez votre camp, je travaille demain.

– Ça, c'est une chose moins certaine. C'est moi qui vais décider si oui ou non vous allez travailler demain. Si jamais vous avez une de ces balles dans le ventre où dans une jambe, on ne peut pas prévoir ces choses-là.

Devant ce calme désarmant, Yvon Poiré commence à transpirer. Des gouttelettes apparaissent sur son front. Pour Carbo, c'était bon signe, cela signifiait que la peur commençait à le travailler.

– Maintenant, tu vas t'asseoir sur le rebord du lit, bien doucement, dit le privé en faisant claquer la culasse de sa puissante arme. Le bruit du métal fait sursauter Poiré qui le regarde les yeux presque sortis de la tête.

– T'es malade ou quoi?

– Allez, on se calme et on répond gentiment. Dis-moi ce qui est arrivé à Émile Tremblay.

– Tremblay, yé mort, pis enterré. J'ai pas d'affaire à ça.

– Alors, dis-moi comment il est mort?

– Yé tombé en bas par accident. Toute le monde le sé, j'ai rien à voir dans ça moé.

– Si t'as rien à y voir, comment se fait-il que c'est toi qui a été nommé comme délégué de chantier? Pourquoi t'as remplacé Dutil aussi rapidement?

– Cé pas moé qui décide, cé le syndicat à la Centrale de Québec.

– Qu'est-ce qu'un gars comme toé fait comme délégué? T'as aucune instruction, t'es qu'une grosse vache qui boit ses paies. T'as même pas le cœur de te laver gros porc.

Carbo avait prévu le mouvement que fit Poiré qui devint enragé comme un lion devant les insultes qui pleuvaient sur lui. Il se lève d'un bond, mais retombe aussitôt sur le dos, ayant reçu un puissant coup de crosse, sur le coin du front. La peau fend sous la violence du choc et le sang coule lentement alors que l'homme grimace en se tenant la tête.

– Je t'avais prévenu, tu ne bouges pas, sinon tu vas le regretter. J'arrive de Montréal et je sais que c'est toi qui a poussé Tremblay dans le vide. T'as pas eu assez de nerf pour le tirer avec un gun, comme ils ont fait à Vézina. Tu t'es contenté de le pousser, espèce de gros porc. T'as prouvé à tout le monde que t'étais un lâche. La plupart ont peur de toi, mais vois-tu, mon gros sale, moi je n'ai pas peur. Si tu veux, je peux très bien ranger mon arme et te donner la leçon que tu n'as jamais reçue de toute ta vie.

– Vous avez pas le droit de faire ça.

– Je n'ai aucune permission à demander à personne et personne ne sait que je suis ici. Toi seul le sais, pour quelques minutes encore.

– Té complètement fou ciboire. Qui sé qui t'envoi? Cé certainement pas Dion.

– Assez parlez de moi. Tu vas répondre à mes questions. J'ai plus de temps à perdre et toi non plus. Tu vas me raconter l'histoire de Tremblay et vite.

– J'ai rien à dire.

En une fraction de seconde, le poing de Carbo atteint son but, en plein ventre de Poiré, juste au niveau du sternum. La salive lui sort de la bouche, pendant que son visage devint rouge et passe au blanc laiteux. Il respire difficilement replié sur lui-même. La main droite du privé l'agrippe par les cheveux en le relevant pour lui voir le visage.

– Alors qu'est-ce que tu décides? Tu parles ou tu crèves?

– Laisse moé reprendre mon souffle hostie. Le cœur va me sortir.

– Tu le reprendras quand je serai parti.

Dans les minutes qui suivent, Yvon Poiré explique qu'il n'avait pas touché à Émile Tremblay. Un homme qu'il ne connaît pas s'est présenté sur le chantier en demandant pour être joint à l'équipe de Tremblay. Après l'accident, il raconte ne pas avoir revu cet homme. Il donne une vague description qui pourrait coller à des milliers d'hommes. Malgré l'insistance de Carbo, il ne semble pas en savoir davantage. Il précise cependant qu'il avait reçu un téléphone de

Montréal. On l'avait avisé de faciliter le travail de l'homme qui se présenterait à lui.

– Je jure que j'ai rien fait dans la mort de Tremblay. Je le connaissais Émile, c'était pas un mauvais gars, même si y était tête dure un peu. J'y ai même dit de se fermer la gueule, qu'il aurait du trouble. Y m'a pas écouté, crisse, que cé tu veux que je te dise? Y a pas parsonne qui peut crier contre Dion.

– OK! Je te crois et j'espère pour toi que tu m'as dit la vérité, toute la vérité. Sinon, je vais te tomber sur dos beaucoup plus vite que tu ne penses. Ce que je t'ai fait ce soir ne sera que de la petite bière à côté de ce qui pourrait t'arriver. Je veux que tu gardes cette visite pour toi. C'est compris?

– Oui, grogne Poiré qui se tient encore la tête et le ventre.

Carbo quitte l'appartement de Poiré qui, maintenant, pleurait allongé sur son lit, laissant couler le sang de sa blessure sur ses draps sales. Lorsque Carl rentre chez lui, il passe vingt-trois heures. Il relaxe un peu et décide de se mettre au lit.

~

Il était sept heures trente précises lorsque le téléphone sonne.

– J'écoute, se contente de répondre Carl.

– Carl, il faut que tu viennes au bureau le plus rapidement possible. Quelqu'un est entré et tout est à l'envers, dit Josiane, dont la voix sonnait la panique.

– Ne touche à rien, j'arrive.

À peine trente minutes plus tard, il arrive au bureau. Il vérifie aussitôt la porte et constate qu'elle a été forcée. Une large trace, ressemblant étrangement à ce que laisse le passage d'une barre de force est visible sur le métal du cadrage. Josiane avait eu raison de dire que tout était à l'envers. Des tas de papiers jonchaient le sol, mêlés de disquettes d'ordinateur. Toutes les filières avaient été renversées et forcées avec le même outil. L'écran du IBM était fracassé. Les tiroirs du bureau personnel de Carbo avaient eux aussi été ouverts de la même manière. On avait même tenté de mettre le feu avant de partir, mais il s'était étouffé.

– Claire, si tu veux bien, essaie de me retrouver la caméra polaroid, s'il te plaît. Toi Josiane, tu téléphones à la Centrale de Sainte-Foy. Demande à Émile Drolet de venir, avec un seul de ses hommes. Je ne veux pas que la presse s'empare de cette affaire. Tu contacteras aussi notre compagnie d'assurance. Nous allons devoir tout remettre en place dès que possible et voir s'il manque quelque chose.

Il passe deux films 36 poses, à tout prendre sur pellicule. Puis, muni de son 35 mm, il reprend les mêmes photographies. Alors qu'il terminait, les policiers arrivent.

– Bon sang de merde Carl, y a un ouragan qui est passé par chez vous.

– Ouais, probablement plusieurs ouragans. Je sais d'où venait le vent, j'en ai une très bonne idée.

– Qu'est-ce que nous pouvons faire pour toi?

– Pas grand-chose, je veux simplement que vous constatiez les dégâts sur un rapport. Je ne veux pas que vous fassiez enquête, du moins pas pour le moment. C'est surtout pour mes assurances, tu comprends?

– Aucun problème, mon gars va tout prendre en note. On peut se parler dans un coin tranquille?

– Bien sûr, accompagne-moi.

Les deux hommes entrent dans la petite salle où se faisaient les interviews. La porte se referme derrière eux.

– Que s'est-il passé Carl?

– Comme tu le sais, je travaille sur le dossier de madame Tremblay. Hier et avant-hier, j'étais à Montréal pour rencontrer l'ex-président du TQC. Lorsque je suis arrivé, il venait d'être assassiné de deux balles.

– Je sais, intervint le lieutenant de police. J'ai entendu hier soir aux nouvelles. J'ai aussi compris entre les lignes que Dion parlait de toi, sans te nommer bien sûr.

– Mon vieux, tu as tout compris. Ce qui s'est passé cette nuit est la suite. Ils essayent de me faire peur, mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que la peur ne fait pas partie de mes défauts. D'ailleurs, ils vont l'apprendre assez vite, tu peux en prendre ma parole.

– Je comprends, mais tu dois prendre tes précautions. Tu sais ce ne sont pas des anges et ils sont nombreux.

– Je te remercie de t'en faire pour moi, mais je ferai mon travail jusqu'au bout.

– N'oublie pas que si tu chauffes le cul de Dion, t'es un homme mort. Jamais il ne te laissera faire. Son syndicat est plus important que sa vie, c'est un fanatique et dangereux en plus. Il a avec lui une armée de salauds prêts à faire n'importe quoi, au moindre ordre de sa part. T'en as un exemple flagrant.

– J'en prends bonne note. Je te remercie de t'en faire pour moi, j'apprécie. Je pense que c'est la marque d'une amitié sincère.

Les deux hommes se séparent. Maintenant, Carl a un rendez-vous avec une manifestation monstre devant le Parlement de Québec. Il aurait une place privilégiée, grâce à l'intervention de son ami du bureau du premier ministre, Denis Fortin, le Chef de Cabinet. Il est ravi de pouvoir offrir ce service à celui qui avait, au risque de sa vie, sauvé la fille de son patron il y a un mois à peine. Une Caméra vidéo est mise à sa disposition, dans local adjacent à celui des policiers. Cependant, il devrait être sur place deux heures à l'avance, sinon le passage lui serait possiblement interdit.

Il stationne la Z 28 dans le parc intérieur du bunker sur Grande-Allée. Après s'être identifié, on le conduisit à la place qu'il devait occuper. Un jeune homme du nom d'Hugo Germain l'y attend. Il s'occupera de l'opération de la vidéo qui provenait du Service des

télécommunications de l'Assemblée nationale. Il serait lui-même équipé de puissantes jumelles, afin de pouvoir diriger le caméraman.

Après deux heures d'attente, les milliers de manifestants se présentent enfin. La marche était ouverte par Seigneur Dion lui-même, fortement escorté de plusieurs gars de bras. Ce sont ces mêmes têtes que Carbo voulait prendre en image. Toutes sortes d'injures furent criées à l'intention des dirigeants du Gouvernement, mais lui n'était pas là pour défendre ce même gouvernement, mais pour représenter sa cliente, Lyne Couture Tremblay et ses deux enfants. Les syndiqués en colère brûlent leurs pancartes avant de commencer à quitter les lieux. Pas un policier n'eut à intervenir, la Sécurité du syndicat faisait son boulot. Dion s'adressa à ses membres en les incitant au calme, mais les provoquant par des paroles appelant la violence. Il se contredisait volontairement, afin de n'être pas accusé par ses détracteurs d'avoir appelé la violence.

La manif terminée, Carl quitte les lieux avec en main une pellicule de presque deux heures, dont certains visages y étaient immortalisés.

Après avoir quittés le Parlement où des dizaines d'employés s'affairaient déjà au nettoyage, il se rend directement chez Stars Vidéo rencontré son collaborateur et ami Jean. Tous deux visionnent le film et des instructions sont données, pour qu'il en tire des photos de certaines têtes intéressantes. Carl pourrait passer prendre le tout vers l'heure du souper.

Toute concorde avec son plan. Il pourrait ainsi commencer à tenter de faire identifier les personnages de son film. Il avait rendez-vous avec sa cliente et Jacques Sanfaçon à *La Boustifaille*. Tous deux avaient été invités à se joindre à lui.

Il passe par le bureau pour constater où en sont rendus ses deux secrétaires avec l'évaluation et le ménage.

Josiane lui fait part que l'ordinateur était hors d'usage, tout comme certaines disquettes identifiées à son enquête. De plus, tous les papiers du dossier d'Émile Tremblay ont disparu. Les filières seraient toutes à changer, ainsi que divers équipements endommagés. Carbo donne les instructions pour tout soit remplacer dans les plus brefs délais, considérant que les assurances avaient donné le OK! Cependant quelque chose d'urgent devait être fait et cela dans les plus courts délais. Faire installer un système de caméra de surveillance sur la porte d'entrée et à divers endroits. Avec les caméras d'aujourd'hui qui peuvent se dissimuler sans être repérées facilement, il pourrait ainsi ajouter une protection à ses employés et au matériel.

Partie quatre

Un taxi arrive en trombe devant la résidence de Lyne Tremblay. Carbo en descend rapidement, la main sous son veston. Il sonne et entre sans y être invité.

– Qu'est-ce qui se passe? Mon Dieu, vous me faites peur, dit la femme.

– Ramassez vos affaires et vite. Où sont vos enfants?

– Mon fils de 4 ans est encore à la garderie et Julie est en classe.

– Bon, prenez tout ce que vous pourrez, nous devons partir.

– Allez-vous me dire ce qui se passe.

– Il se passe qu'ils savent que je travaille pour vous. Ils le savent à Québec et à Montréal. Vous n'avez pas écouté les nouvelles hier soir et aujourd'hui?

– Non, je n'y prête jamais attention.

– Vous devriez. Ne traînez pas s.v.p., sinon il se pourrait bien que vous ne sortiez plus jamais de votre maison. Nous allons passer prendre vos deux enfants et je vous installerai dans un endroit tranquille à la campagne. Mon assistante demeurera avec vous trois.

Une heure plus tard, le taxi repart avec à son bord, Carbo et sa cliente. Il demande au chauffeur de faire plusieurs passes par le même chemin, sans préciser pourquoi. Il prend soin d'allonger un billet de 50 \$ au chauffeur pour le convaincre d'être à la hauteur.

Après plusieurs vérifications, personne ne suivait la voiture. Le taxi s'arrête à la garderie pour que Lyne Tremblay y prenne son fils de 4 ans, Éric. La voiture fait encore plusieurs tours à la demande de son client exigeant, mais payant. Il dut faire de même stratagème en quittant l'école *Françoise Saillant*, une école privée du centre-ville de Québec. Une fois tout son monde réuni, il les conduit au bureau.

Il explique à Josiane la route à suivre pour parvenir au chalet de son père, obtenu dans l'héritage que lui avait laissé ce dernier. Le Lac St-Joseph serait un endroit tranquille, surtout que la température était superbe. Comme il l'explique à sa cliente qui est surprise de voir l'état du bureau, le tout ne serait que pour une courte période, le temps de mettre bon ordre dans le Syndicat du TQC. La femme est nerveuse et insiste pour que Carbo laisse tomber l'affaire. Elle ne voulait pas mettre la vie de ce dernier en danger. Elle le supplie, mais il n'en fera rien. Elle dut quitter avec Josiane. La voiture sort du garage de l'édifice de l'Iberville I, seule Josiane est visible comme

passagère. Quant à Lyne Tremblay et ses deux enfants, ils sont baissés sur le siège arrière, le temps de faire quelques rues. Josiane aurait là une occasion de mettre à profit ses cours de conduite agressive et défensive, payés par son patron sur la piste de Pont Rouge.

Considérant tous ces évènements, Carbo doit se rendre seul au rendez-vous de *La Boustifaille*. Jacques Sanfaçon est d'ailleurs très surpris de ne pas y voir l'épouse de son ami décédé. Les explications lui sont données, mais son comportement change du tout au tout. Il devient nerveux, refusant de manger. Il veut quitter les lieux.

Après quelques minutes, celui qui l'avait invité finit par le convaincre de rester sur place, jouant sur la corde sensible de son dû envers son ami Émile Tremblay. Quelques larmes coulent sur les joues de l'homme à la carrure imposante. Se cachait dans cette armoire à glace, un cœur d'enfant. Ce ne fut pas long pour que le privé s'en rende compte. Il décide en quelques secondes de se servir de cet homme, à la force herculéenne.

– Jacques, regarde ces photographies et dis-moi si l'un de ces visages te dit quelque chose. Cherche dans ta mémoire, c'est de la plus grande importance.

Une trentaine de photographies étaient étalées sur la table. Soudain Jacques Sanfaçon en retire une qu'il place sur la table devant Carbo.

– C'est lui qui était sur le chantier, le matin que... Il donne un violent coup de poing sur la table qui faillit s'écraser sous le choc.

– Calme-toi, garde tes forces pour les gars qui ont organisé toute cette affaire. Tu vas en avoir besoin, parce que moi je ne pourrai pas tout faire seul. Je vais t'accompagner quelque part. Tu sais te servir d'une arme de chasse?

– Oui, je suis un excellent tireur.

– Tu vas aider mon assistante à protéger Lyne et ses deux enfants. Ils sont en sécurité quelque part, mais je pense qu'il serait plus prudent qu'un homme soit avec eux. Nous allons manger et nous partirons, mais avant, nous allons aller chercher ta famille et les conduire avec Lyne et mon assistante en sécurité.

Le souper est rapide et coupé court. Sanfaçon n'a pas d'appétit. Il ne pense qu'à sa famille. Les deux hommes montent dans la Z 28 qui sort du stationnement dans un crissement de pneus. Après plusieurs passes, personne ne suivait derrière. Carl se rend au bureau et change de voiture pour la Jag. Rapidement, la voiture rouge quitte le stationnement et fait encore des passes pour éviter d'être suivie. Au domicile de Sanfaçon, la petite famille est rapidement amenée dans la Jag.

Lorsque la voiture atteint le Boulevard Duplessis, Carbo pousse l'accélérateur à fond. Le grondement que produit le moteur donne la réponse voulue. Il atteint rapidement les 170 kilomètre-heure, puis freine rapidement et sec, pour emprunter la sortie de Charest Ouest.

Aucune lumière ne semblait le suivre. Il ralentit à la vitesse normale, poursuivant sa route vers le chalet de son père. Lorsqu'ils y arrivent, Lyne est soulagée de voir descendre Jacques et sa famille de la voiture. Les deux familles se connaissent bien. Les deux femmes se sautent dans les bras en pleurant.

Carbo, une fois dans le chalet, montre à Jacques l'endroit où deux armes de calibre 12 sont cachées. Il en charge une à bloc, puis la remet à son nouvel associé.

– Vous allez tous pouvoir dormir en paix. Jacques va demeurer en surveillance toute la nuit. Le système d'alarme sera branché sur toutes les fenêtres et portes. Alors, ne touché à rien à moins d'une urgence. Si vous brisez une vitre, la sonnerie va se déclencher automatiquement et ameuter tous les environs. Passez une bonne nuit, dit Carbo. Il demande à Josiane et Jacques de sortir avec lui dehors et insiste sur certaines recommandations. Il embrasse Josiane et la serre contre lui avant de repartir.

Partie cinq

Pendant ce temps, dans la région de Québec, dans la suite du huitième étage d'un Hôtel bien connu, Jean-François Dion avait avec lui quatre hommes de main.

– Étienne, tu vas te rendre avec Ben, chez la Tremblay. Ramasse tes outils et criss moé le feu dans sa baraque. Je ne veux plus en entendre parler que par les journaux. Vous avez bien compris? Je ne vous excuserai aucune erreur, il y en a eu assez de commis ces derniers temps, n'est-ce pas Carol? Toi tu vas devoir t'occuper de te racheter. Tu pars avec Ernest et vous me ramassez le gros tas de merde de Poiré. Conduisez-le sur le chantier des condos, je vais vous y attendre dans la roulotte. Maintenant, au boulot et pas d'erreur. N'oublie pas Étienne, le feu ne doit laisser aucun doute sur son origine. Utilise tes talents d'électricien, si t'en es encore un.

Les quatre hommes sortent de la suite, pendant que Dion se verse un double Gin sec. Il l'avale en une seule gorgée, puis lance son verre vide sur le lit. Il ramasse son porte-document et quitte à son tour

pour son rendez-vous. Lorsqu'il arrive au bureau de la Centrale du TQC, au centre-ville, il est reçu par Jean-Paul Lemieux, le directeur de la section Québec.

– Jean-François, comment vas-tu?

– Mal, très mal, je suis entouré d'un tas d'imbéciles qui ne font que commettre erreur sur erreur. Ils ne sont pas foutus de se mettre un pied devant l'autre sans que je les guide.

– Calme-toi, les choses vont s'arranger. La police a terminé son enquête et ils n'ont rien trouvé. Le privé ne trouvera rien non plus. T'en fais pas.

– Me calmer, c'est facile à dire. Ce salaud est arrivé chez Paul Vézina la journée même qu'il a été trouvé. Je ne suis pas tranquille, je ne suis pas tranquille. Je ne serai pas tranquille, tant que je ne saurai pas ce que l'idiot de Poiré lui a dit. Jean-François, je tiens le pouvoir, je tiens le syndicat et je ne laisserai personne me l'enlever. Je l'ai gagné à la sueur de mon front, à force de travail, personne ne va me l'enlever. Tous ceux qui se mettront sur mon passage, je les écraserai comme des mouches, crie Jean-François Dion en frappant du poing sur le bureau.

– Pour l'instant, personne n'a questionné Poiré sauf ce privé. Nous l'aurons lui aussi, t'en fait pas. Tu vois, on a ramassé tous ses papiers, ses ordinateurs sont en morceaux et il ne possède plus aucune preuve, relaxe mon vieux, relaxe.

– Tu sembles oublier que les gars de l'Antigang de Montréal sont sur le coup de Vézina. Ils ont flairé quelque chose, je n'ai personne pour me renseigner. Ils ont tassé notre gars du dossier.

– Jean-François, la maison de Vézina a été fouillée à fond la veille de sa mort. Nos gars n'ont rien trouvé, absolument rien. Qu'est-ce que la police peut trouver que nous n'avons pas trouvé?

– J'en sais rien calice. J'en sais rien, reprend Dion.

– Tu peux m'expliquer pourquoi tu l'as fait refroidir, il n'avait rien dans sa maison qui pouvait nous mettre en cause, dans quelque affaire que ce soit.

– Il en savait trop sur nos agissements, il aurait pu se confier à la police ou à ce privé qui avait rendez-vous avec lui. Il nous aurait créé un tas d'emmerdements. C'est la seule raison, la seule.

– T'avais pas besoin de le tirer comme ça, t'aurais pu lui faire avoir un accident, un simple accident. Merde à quoi t'as pensé?

– Ne me parles surtout pas sur ce ton, tu pourrais le regretter amèrement.

– Tu me menaces maintenant, moi ton bras droit, tu oses me menacer, lance Lemieux.

– Non, je ne te menace pas. Je te dis de ne pas me parler comme ça, c'est tout.

– J'aime mieux comme ça. Je ne tolère pas les menaces. Qu'est-ce que tes gars vont faire pour la femme de Tremblay?

– Ils sont en train de s'en occuper. Un circuit électrique va faire éclater le feu qui va raser la maison et ses occupants. La police n'y verra qu'un accident électrique. Mon gars est un expert en électricité.

– Bon, allons rencontrer notre ami Poiré, mais avant, t'avais pas quelque chose pour moi?

– Bien sûr, voilà, dit Jean François Dion en lui remettant le porte-document.

Jean-Paul Lemieux l'ouvre et passe sa main délicatement sur les paquets de billets bruns. Il y avait là 200 000 \$ en coupures de 100 \$. Il émet un sifflement en refermant le tout. Il dépose le paquet dans la voûte et actionne la fermeture électronique.

Ils quittent le bureau après que tout fut fermé à clé. En quelques minutes, ils arrivent au chantier des condos. Une voiture s'y trouvait déjà, stationnée devant la roulotte. Ils entrent et ne peuvent s'empêcher de sourire en voyant l'état du délégué de chantier. Il avait le visage en sang et solidement attaché sur un fauteuil.

– Alors Carol, tu as appris quelque chose? demande Dion.

– Pas vraiment, il prétend n'avoir rien dit, même si le gars l'a malmené. Il jure qu'il n'a rien dit sur toi. Tout ce qu'il a fait a été d'appeler Jean-Paul, c'est tout. Maintenant, il dort, nous avons peut-être été un peu brusques avec lui.

– De toute manière, il ne passera pas la nuit. Je suis certain qu'il a parlé, sinon ce criss de privé n'aurait jamais mis son nez dans nos affaires. Réveillez-le, je veux lui parler.

Se servant de la cruche d'eau perchée sur le refroidisseur, il lui lance deux verres d'eau froide au visage. L'homme de main grogne quelque chose que personne ne comprit. Carol le prend par les cheveux et lui renverse la tête pour que Dion lui voie bien le visage. Ses yeux n'étaient plus que deux masses bleu et rouge. Il réussit malgré tout à les entrouvrir, sans pour autant y distinguer quoi que ce soit. Dion s'approche de lui mains dans les poches.

– Yvon, dis-moi ce qui s'est passé avec ce détective? Je te jure qu'ils ne te frapperont plus. Dis-le-moi, je veux savoir. Même si t'as eu une faiblesse, je te pardonnerai, mais j'ai besoin de savoir. Raconte à ton patron ce que tu as dit.

– J'ai... j'ai rien dit... Je ... vousss le jure. Il savait tout, finit-il par dire.

– Amenez-le, débarrassez-moi de lui, qu'on ne le voit plus nulle part.

– Ne vous en faites pas patron, on lui a réservé un joli trou. En pourrissant, il aidera les arbres à pousser. La charogne ça aide les arbres.

Les deux hommes le détachent puis, le soutenant sous les bras, le sortent dehors. Le renversant dans le coffre arrière de la *Ford*, la voiture roule environ deux cents pieds. Déjà Ernest sautait sur le

bélier mécanique, mettant du même coup le moteur en marche. Pendant ce temps, Carol traîne sur le sol le corps de Poiré qui n'avait plus la force de se défendre. D'un mouvement brusque, il le pousse du pied pour qu'il bascule dans la tranchée près du solage. Le petit bélier mécanique avance lentement, pelle au sol, poussant la terre devant lui. En quelques secondes, il ne restait plus de trace du délégué de chantier, enterré vivant sous huit pieds de profondeur. Ils remirent la machine à sa place, comme s'il n'était rien arrivé. Qui s'inquiétera de la disparition de cet homme sans famille?

Les deux voitures quittent le chantier, laissant derrière eux, celui qui les avait trahis. Quelqu'un téléphone au surveillant du chantier qui avait été éloigné pour une couple d'heures, moyennant un billet de 100 \$. Comme l'argent était rare et que son salaire n'était pas très haut, ce billet avait été le bienvenu. C'est ainsi que des dommages étaient souvent causés la nuit, par des gars qui voulaient faire des pressions sur les patrons, choses qui étaient assez communes par les temps qui courent. Pression sur les patrons, pression sur les travailleurs et pressions sur le Gouvernement. La vie dans la construction était rapidement devenue une question de pression, depuis l'arrivée au pouvoir de Jean-François Dion. Cet homme dont tout le monde voulait la tête depuis sa nomination à la Présidence du TQC.

Le groupe se retrouve à l'hôtel de Dion. Étienne et Ben étaient eux aussi de retour. Ils racontent à leur patron que tout avait fonctionné à

merveille. Personne n'avait eu connaissance de leur entrée par le sous-sol. Lorsqu'ils lui firent part que personne n'était dans la maison, Dion faillit s'étouffer avec son Gin.

– Quoi, vous avez brûlé la maison sans qu'il n'y ait personne à l'intérieur. Vous êtes fous, tabarnacle, à quoi ça va servir? crie Dion

– Calme-toi Jean, au moins ça lui servira de leçon lorsqu'elle va vouloir rentrer. Nous en avons assez d'un cadavre ce soir, tu ne trouves pas? De toute manière, j'en ai assez de ces meurtres gratuits.

– C'est toi qui me dis ça, toi qui a été celui à l'origine de la mort de Tremblay, j'ai mon christ de voyage.

– Écoute, nous avons fait ce que nous devons faire. Maintenant, nous avons le pôle sur les autres syndicats. Il faut se calmer avant que les choses tournent mal. Il y a des limites à ne pas franchir et nous y sommes arrivés. Il va falloir que tu te calmes. C'est clair!

– Quoi! tu veux me *runner* maintenant. Aussi bien dire que tu veux prendre ma place, hostie de calice. Si jamais tu oses essayer de me fourrer, t'es un homme mort. Ça aussi c'est clair, non!

– Jean, je ne veux pas prendre ta place. Je veux juste te faire comprendre qu'il est temps qu'on s'arrête avant qu'il ne soit trop tard. Nous sommes les plus forts avec nos membres, ils nous suivent aveuglément. Nous sommes les plus forts au niveau financier, pourquoi briser tout ça? Tu comprends ce que je veux dire? Tu es mon patron et tu le resteras toujours, mais calvaire, il faut s'arrêter.

Te rends-tu compte, nous avons trois meurtres sur le dos en moins de trois mois, un incendie criminel et ce que tes gars ont fait chez ce privé. Tu savais que ce gars-là était drôlement apprécié par la majorité des policiers. Il marche avec tous les corps de police et personne ne lui refuse de l'aide. Il a fait ses preuves et joliment bien dans la région. Il a des contacts partout, dans les plus hauts milieux. C'est un ancien de l'Antigang de Québec. Si jamais tu lui touches, nous sommes tous cuits comme des cochons. Nous aurons toutes les polices du Québec et du Canada sur le dos. Je ne suis même pas certain qu'il n'a pas de contacts aux States.

– Qui t'as raconté toutes ces sornettes?

– Comme toi, j'ai mes entrées dans la police et le Gouvernement. Je considère que mes sources sont aussi fiables que les tiennes, même si elles sont différentes. Même le premier ministre le protège.

– Bon, bon, d'accord, cesse ton sermon, on y touchera pas à ton privé, sauf s'il remet encore son nez dans nos affaires. Si tu le connais si bien, passe-lui le message. Achète-le, tout le monde a son prix, personne ne refuse 2 ou 300 000 \$ en beaux billets de banque.

– Tu es sérieux quand tu dis ça?

– Si on peut pas le tuer, achète-le. Donne lui son prix et qu'il disparaisse. Si tu réussis pas, je m'en occuperai moi-même. Maintenant, buvons un bon coup, j'en ai besoin.

– OK Jean! Je m'en occupe personnellement.



Il était dix heures du matin, lorsque le rendez-vous est pris entre Jean-Paul Lemieux et Carbo. Ce dernier avait appris par les journaux l'incendie de la résidence de Lyne Tremblay. Les experts en étaient venus à la conclusion qu'une cause électrique était à l'origine de l'incendie. Il contacte Josiane et l'informe de ces faits. Selon son assistante, tout allait bien pour les deux petites familles et Sanfaçon avait monté la garde toute la nuit.

À onze heures pile, Lemieux fait son entrée au bureau de l'Agence Carbo. Il retient un petit sourire en constatant le désordre qui y régnait encore. Claire le conduit dans le bureau de son patron. Les deux hommes se serrent la main par politesse.

– Que me voulez-vous, monsieur Lemieux?

– Écoutez, je préfère que nous parlions ailleurs. Vous n'auriez pas une autre pièce? Je n'aime pas parler de certaines choses dans un bureau comme le vôtre. Veuillez m'excuser, mais je n'ai pas encore confiance en vous. Je pense qu'il vous est certainement facile, de *bugger* votre château fort.

– Vous avez peut-être raison, mais je ne crains pas de vous parler ailleurs. J'ai une petite pièce de débarras, si vous préférez!

– Je préfère.

Les deux hommes changent d'endroit et se retrouvent dans la pièce concernée. Claire s'occupe, comme elle en avait reçu les instructions, de mettre en fonction le système audio-vidéo.

– J'aurais autre chose à vous demander, monsieur Bouchard.

– Je ne suis pas votre ennemi, demandez!

– Enlevez votre veston, j'aimerais m'assurer que vous n'avez pas de micro caché.

Le privé s'exécute sans problème, allant jusqu'à ouvrir sa chemise pour montrer son dos. Lemieux, regarde sous la petite table et les chaises, pendant que son hôte retenait son rire difficilement.

– Vous êtes satisfait?

– Oui, nous pouvons maintenant discuter en toute sécurité. Ce que j'ai à vous dire ne doit jamais sortir d'ici. J'ai dans cette valise la jolie somme de 200 000 \$ en billets verts. Cette valise est à vous, si vous laissez tomber toute l'enquête sur notre syndicat. Disons que c'est une petite compensation, pour ce que vous n'obtiendrez pas de votre cliente. Vous pourrez vous payer de très belles vacances. Sans compter que nous pourrions vous fournir de l'ouvrage, autant que vous en voudrez. Que dites-vous de mon offre?

– Votre offre est alléchante, je dois vous l'avouer. Cependant, je ne peux pas prendre cette décision tout de suite. J'ai besoin de réfléchir.

– Cela veut-il dire que le montant n'est pas ce que vous aviez espéré?

– Non ce n'est pas cela. Vous savez, mon bureau ne fonctionne pas tout à fait comme je le pensais à l'ouverture. Il y a en plus, les dommages que vos hommes ont causés à mes dossiers et à mon matériel.

– Écoutez, Jean-François Dion, mon patron, m'a autorisé à vous verser jusqu'à 300 000 \$, pas un sou de plus. Je pense que cela couvrira amplement les dégâts que nos hommes vous ont causés. Vous prenez ce montant et nous fermons le dossier vous concernant. Vous ne devrez plus jamais enquêter sur notre syndicat et ses patrons. Cela vous va-t-il comme ça?

– Vous savez vous montrer très généreux.

– Nous avons l'argent et vous allez voir que nous sommes effectivement généreux avec ceux qui nous aident. J'ai été très heureux de vous rencontrer, j'espère que nous serons de bons amis. Le reste de la somme vous sera apporté rapidement par un coursier.

– Je serais très surpris si nous devenions des amis, des pleins de marde comme vous, ne deviennent jamais mes amis, mais avant de partir, j'aimerais vous dire quelque chose. Si jamais vous touchez encore à madame Tremblay ou à sa famille et que vous vous approchez encore de mon bureau ou de mes propriétés, je vous traînerai devant les tribunaux. Je ne mange pas de votre pain et je n'en mangerai jamais. Ramassez votre valise et ce que vous avez volé à vos membres. Maintenant, sortez et ne revenez jamais autour de

moi. Pour cette fois, je ne vous ficherez pas mon poing sur la gueule, mais ne me tentez plus.

Carbo ouvre la porte et pousse Jean-Paul Lemieux dehors, le reconduisant à la porte du bureau. Claire regardait son patron, jamais elle ne l'avait vu dans un pareil état de colère.

– Excuse-moi Claire, mais je n'avais pas le choix. Tu m'apportes la cassette vidéo immédiatement s'il te plaît.

Quinze minutes plus tard, Carbo est chez Stars Vidéo pour se faire tirer une copie de la plus belle preuve de corruption, de vol, et de meurtre.

Partie six

Pendant que le privé attendait que la cassette soit prête, il contacte le lieutenant Jacques Sirois de l'Antigang, pour prendre rendez-vous avec lui dans le plus court délai. La rencontre est fixée pour quatorze heures au quartier général de la SQ.

Claire et son patron prennent un bon dîner à *La Boustifaille*. La jeune secrétaire est ravie d'accompagner celui pour qui elle avait une admiration secrète. Ils parlent de choses et d'autres, riant de bon cœur sur certaines blagues survenues dans la carrière passée de l'ex-policier. Il la raccompagne au bureau et prend la direction de son rendez-vous.

Un membre de l'escouade l'attendait à la porte, afin d'éviter la perte de temps, mais aussi pour l'identification du visiteur. Carbo salue quelques anciens confrères en passant. Il est accueilli dans les bureaux, par une solide poignée de main de la part de Jacques Sirois.

– Qu'est-ce qui amène notre célèbre détective dans nos bureaux?

- Comme à l'habitude, je fais encore votre travail, dit Carbo en riant.
- Ne te gêne pas pour te moquer de nous, maudit profiteur. Tu as un signe de piastre à la place du cœur.
- Là je t'arrête et je vais te prouver le contraire tout de suite. T'as un endroit où l'on pourrait visionner ce petit cadeau?
- Je n'en crois pas mes yeux, tu as un cadeau pour nous, dit Jacques Sirois, riant de plus en plus fort. Accompagne-moi, nous allons voir ça. Sur quoi travailles-tu présentement?
- Je te le donne en mille. Attends de voir les images.
- Là tu commences à me chicoter. Donne-moi ça, dit-il en désignant la cassette.

La séance de cinéma dure environ une trentaine de minutes. Sirois n'en croit pas ses yeux. Il repasse une deuxième fois le film. Il est fixé à l'écran comme un chien sur son os plein de viande qu'il venait de recevoir.

- Eh ben là, tu m'en bouches un ciboire de coin. T'es complètement fou, tu viens de signer ton arrêt de mort. Tu sais cela?
- C'est ce que tu crois, t'en fais pas pour moi.
- Explique-moi ce qui s'est passé, c'est tout à fait incroyable, mais vrai. Comment en es-tu arrivé à ça?
- Écoute, comment n'a pas d'importance. J'ai besoin de toi. Contacte Pierre Chamard de l'Antigang de Montréal. Il travaille sur le dossier

du meurtre de Paul Vézina, l'ex-président du TQC. Tu auras besoin de son aide. Il est au courant du dossier que j'ai en main, tout comme toi. Je vais t'expliquer.

Carbo met son ami et ex-confrère au courant de tout son dossier, incluant les deux mini cassettes audio trouvées chez la victime Vézina. Il en explique le contenu, puis le met au courant des documents que détient Chamard et provenant du coffre-fort de l'ex-président. Il lui remet aussi une copie des photographies prises lors de la manif du Parlement. Jacques Sirois se gratte la tête au fur et à mesure que les explications lui sont transmises. Jamais son Service n'avait possédé un dossier aussi complet sur Jean-François Dion et sa gang. Ils avaient bien de petites preuves et des doutes, mais jamais ils n'étaient arrivés aussi près de ce groupe de criminels.

– Laisse-moi te dire, mon vieux, que tu as mis la main sur une bombe à retardement, dit le lieutenant de police. Tu vas avoir tout le groupe sur le dos dans pas grand temps. Qu'est-ce que tu entends faire?

– Je n'en sais rien pour le moment. Je pense que je vais me retirer, histoire de voir clair dans tout ça. Peut-être aussi pour éviter un bain de sang, le temps que vous puissiez faire votre travail.

– Écoute, j'ai besoin de deux ou trois jours pour monter toute l'opération avec Pierre Chamard. Nous frapperons simultanément à Québec et à Montréal. Ceci impliquera beaucoup de monde et comme je ne veux pas qu'il se commette d'erreur ou de coulage, je dois prendre des précautions. Nous savons que certaines personnes

proches de nous sont peut-être, je dis peut-être, assez proche de ce syndicat. Tu peux me donner soixante-douze heures?

– Sans problème, mais n'oublie pas qu'une fois le temps écoulé, je devrai poursuivre mon dossier et ça risque de laisser bien des traces derrière moi. Nous nous comprenons bien, n'est-ce pas?

– Fais-moi confiance, tout sera fait. Maintenant, je dois te quitter, j'ai une tonne de travail qui m'attend. Dis, je garde cette cassette?

– Oui, elle est pour toi.

~

Pendant ce temps, Jean-Paul Lemieux avait retrouvé son patron, au bureau du syndicat sur le Boulevard Charest. Ils étaient tous les deux, enragés et désorientés en même temps.

– Il se prend pour qui ce calice de cave là? demande le président du TQC.

– Je n'y comprends rien Jean. Jamais personne n'a levé le nez sur un tel montant d'argent. Je l'avais bien dit qu'il n'était pas comme les autres ce gars-là. Jamais on n'aurait dû lui faire cette offre. Heureusement, c'est sa parole contre la mienne. Tu comprendras que j'ai pris toutes les précautions pour pas être *bugger*. Je l'ai même fouillé, si t'avais vu son bureau, nos gars ont fait un sacré beau boulot.

– Ouais! Mais ça ne règle pas le problème. Il va nous revenir dans les pattes. Je le sens. Quelque chose que me dit qu'on n'est pas au bout de nos peines avec lui. Un gars qui se permet de refuser 300 000 \$, c'est qu'il est sûr de lui et dangereux. Non, tabarnacle, on peut plus le laisser faire. Il va toute crisser par terre et nous autres avec. Qu'est-ce que t'en dis?

– Je pense comme toi, ça sent mauvais. Il va falloir prendre encore une fois les grands moyens. Tes hommes savent-ils où il se trouve?

– Non pas vraiment, mais quelqu'un s'est occupé de *plugger* sa ligne. Ça doit être fait actuellement. Au moins, on va avoir une petite idée de ce qui se passe. J'ai quatre gars armés jusqu'aux dents qui n'attendent que mon ordre, pour le refroidir. J'avais pris les devants en t'attendant. Jean-Paul, on ne peut plus reculer, il faut qu'il disparaisse, il en sait trop sur nous.

La conversation est interrompue par le téléphone que Lemieux s'empresse de décrocher.

– C'est pour toi, dit-il en remettant le combiné à son patron.

– Ouais! J'écoute. Quelques secondes passent, puis... Tu le suis comme prévu. Ne te présente pas la face si tu manques ton coup, dit d'une voix autoritaire et colérique Dion avant de raccrocher.

– Alors, qu'est-ce qui se passe?

– Il vient de téléphoner à une femme. Il s'en va la rejoindre, pour quelques jours dans un chalet. C'est la chance rêvée pour se

débarrasser de lui. Il n'a pas l'air de vouloir s'occuper de nous, du moins pour le moment. Il a peut être compris, mais un peu tard. En plus de perdre la vie, il perd 300 000 \$. J'ai deux voitures qui vont le suivre. En fait, ils vont se placer près des deux entrées du Lac Saint-Joseph. On sait pas où est le chalet, mais on sait que ça vient du Lac Saint-Joseph. C'est un endroit rêvé pour mourir, tu crois pas? Les gars ont sa photo, ils ne peuvent pas le manquer.

– On verra quand cela sera fait. Ne vends pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Il est rusé ce gars, c'est un ancien flic, n'oublie pas.

– On en a vu d'autres qui se croyaient rusés. Aujourd'hui ils mangent les pissenlits pas la racine.

~

Carbo roule sur le Boulevard Charest Ouest, direction du Lac Saint-Joseph où l'attendaient Josiane et ses clients. Le chalet était assez grand, pour loger tout le monde sans problème. Il fait quelques passes de vitesse excessive pour éviter d'être suivi, mais aucun véhicule n'essayait de le rejoindre. En arrivant à la barrière, habituellement ouverte, un homme vêtu d'une chemise de chasse l'arrête de la main. Tablette en main, il vérifie sur sa feuille si ce visiteur est autorisé et à quel numéro il se rendait. L'homme explique que des vols avaient eu lieu ces derniers jours. Le privé promet de faire attention aux rôdeurs.

Il trouve que cela est bizarre, mais il se pouvait très bien que pareille chose soit survenue. Il n'y prêta pas davantage attention, poursuivant sa route. Lorsqu'il arrive au chalet, il est accueilli par Jacques Sanfaçon, calibre 12 en main.

– Rentre avec moi, j'ai à te parler. Où sont les enfants et les femmes?

– Ils se promènent sur le bord du Lac, il fait si beau. De toute manière, elles ne vont pas loin. Tiens, les voilà.

Josiane se met à courir en apercevant son patron. Elle lui saute dans les bras, se serrant contre lui.

– Arrête, tu vas m'étouffer si tu continues, dit Carbo en riant.

– Je suis tellement heureuse que tu sois là, avec nous. C'est le plus beau cadeau que tu ne pouvais pas me faire. Mais dis-moi, t'as arrêté l'enquête?

– Non, au contraire, les choses se corsent. La police va déclencher une vaste opération dans les prochains jours. Je ne veux pas y être mêlé, je dois les laisser faire leur travail. Ils ont en main toutes les preuves nécessaires pour mettre à l'ombre l'organisation de Dion et compagnie. Tout ce que je veux dans cette affaire, c'est que ces deux femmes et leurs enfants soient à l'abri de ces crapules. Ils ont le droit de vivre en paix et c'est ma mission. Elle est accomplie ou presque. Nous en saurons plus dans deux ou trois jours. Jacques va me téléphoner quand tout sera terminé. Nous pourrons alors rentrer.

– Oui, mais eux, ils n'ont plus de maison. Où vont-ils aller?

– Je pense qu'une fois le syndicat nettoyé, les membres du nouvel exécutif, vont leur faire construire une nouvelle demeure et voir à leur confort financier. Si jamais cela ne se fait pas, j'engagerai le meilleur avocat pour eux.

– Tu es si extraordinaire, Carl.

– Arrête, ne me fait pas pleurer.

– C'est vrai, tu refuses toujours qu'on te fasse des compliments. Pourquoi tu te laisses pas gâter un peu?

– Peut-être que je n'en sens pas le besoin actuellement. Je t'ai près de moi et c'est suffisant. Ce n'est pas tous les jours qu'un gars comme moi trouve une sœur aussi fascinante et jolie, en même temps qu'une assistante merveilleuse.

– C'est ça, moque-toi de moi. Je veux de complimenter et c'est toi qui le fais. Tu ne changeras donc jamais. Quand Tantie m'a parlé de toi, elle avait raison de dire que tu étais le plus merveilleux homme du monde. Je regrette qu'elle ne soit pas avec nous pour partager tous ces bons moments.

– Peut-être qu'elle est plus heureuse où elle est. Maintenant, laisse-moi. J'ai des choses à parler avec Jacques, dit Carbo en l'embrassant.

Josiane le regarde s'éloigner, elle avait le cœur gros. Comme elle aurait voulu lui crier son Amour, l'aimer comme il le mérite, cet homme si dur et généreux à la fois, si beau et si inaccessible. Elle préfère retourner vers Lyne, son amie et les enfants. Elles aussi

avaient besoin de support en cette difficile et cruelle période. Lyne Tremblay était en train de devenir une amie comme jamais Josiane n'en avait eue. Même si elles avaient quelques années de différence, elles s'entendaient à merveille.

Carl est à se verser un verre de *Johnnie Walker*. Il en offre un à Jacques, mais ce dernier refuse. Il ne consommait jamais de boisson.

– Jacques, il y a longtemps que tu t'intéresses au syndicat?

– Depuis plusieurs années déjà. J'ai même certaines études en relations de travail. J'ai choisi la construction, parce que je ne voulais pas travailler dans un bureau. J'ai mon Bac en relation de travail à l'Université Laval. Je l'ai obtenu par mes soirs. Émile me l'avait fortement conseillé. C'est pourquoi je l'aidais dans ses affaires. Nous étions très proches tous les deux. Comme je suis un fils unique, il est devenu avec le temps le frère que je n'ai jamais eu.

– On se ressemble un peu dans ce sens. Josiane est pour moi ce qu'Émile a été pour toi.

– Sauf qu'elle est encore avec vous et lui pas.

– Bien sûr, je ne peux pas te le ramener, mais les choses vont changer beaucoup plus vite que tu ne penses. Pourquoi tu ne prendrais pas la place de Jean-Paul Lemieux, t'en as les capacités?

– Je ne sais pas. De toute manière la place n'est pas libre et jamais je ne réussirai à le faire sauter. Il est beaucoup trop puissant.

– Nous verrons. En attendant, t'aurais pas vu des rôdeurs dans le coin? On m'a dit à la barrière que des vols avaient eu lieu dans les environs.

– Non, je n'ai vu personne.

– C'est bizarre, se contente de répondre Carbo. J'avais jamais vu ce gars avant aujourd'hui. Il est vrai que je ne viens pas souvent ici, mais quand même. Enfin, je suis peut-être trop soupçonneux.

– Vous pensez rester longtemps avec nous?

– Jusqu'à lundi. Nous nous relayerons pour la garde. On ne sait jamais. Maintenant, va faire une tournée et sois prudent.

Carl s'installe sur la grande galerie, face au Lac. Il boit lentement son verre, les jambes allongées sur la garde. Le soleil est encore bon à prendre et une petite brise souffle juste assez pour rafraîchir un peu.

Il faillit tomber à la renverse lorsqu'il entendit les coups de feu. Deux armes différentes, un fusil de chasse et une arme légère. Il crie aussitôt à Josiane qui courait déjà avec deux des enfants dans les bras, protégée par son patron qui cherchait déjà d'où provenaient ces coups de feu.

– Montez au deuxième étage et enfermez-vous dans une chambre. Barricadée la porte avec des meubles et étendez-vous sur le sol. Toi Josiane, tu te places en haut de l'escalier et ne laisse monter personne. Tu n'auras pas le choix, tu devras tirer si quelqu'un d'autre que moi

veut monter. Il y a la salle de bains juste en face de l'escalier, allongé-toi sur le sol et surveille tant que je ne reviendrai pas.

Arme au poing, Josiane aide les deux femmes et les enfants, puis prend sa position comme demandé. Pendant ce temps, Carbo est déjà à l'extérieur, 9 mm au poing et son calibre 12 à canon court en bandoulière sur l'épaule. Il passe prudemment sous l'escalier, puis la galerie, longeant le mur vers l'arrière, près du bois. Il avance lentement, cherchant des yeux Jacques Sanfaçon.

Une branche craque à plusieurs pieds devant lui. Un homme se tenait, arme automatique en main, appuyée contre un arbre. Il observe en direction du chalet, puis fait signe à quelqu'un que le chemin est libre. Le privé aperçut aussitôt l'homme qui se relevait en tenant entre ses mains le fusil de Jacques Sanfaçon. Il n'a aucune hésitation et d'un seul coup, il tire en plein front de l'homme qui recule sous l'impact, puis disparaît vers le sol.

Carbo est inquiet, ne sachant pas le nombre de ses visiteurs. À tout le moins, il restait celui derrière l'arbre. Il s'en rend compte lorsqu'une rafale vient s'écraser près de lui, pénétrant la terre et le mur de béton du sous-sol faisant voler des morceaux de ciment. L'homme n'avait pas changé de position, il semblait parler dans une radio émettrice ce qui confirmait la présence d'au moins un autre homme.

Couché sur le sol Carbo avance vers les feuillus, complètement dissimulé au regard de celui qui se protégeait avec l'arbre. Une autre rafale s'écrase au même endroit, confirmant bien que l'homme n'avait

pas changé de position, croyant que sa cible s'y trouvait encore. Le petit sentier se trouvait encore à une vingtaine de pieds du privé. Lorsqu'il y arrive, l'homme ne pouvait plus le voir, à cause de la densité des branches. Il évalue être rendu approximativement à la hauteur du tireur. Il était donc à environ cinquante pieds à sa gauche. Il continue à ramper lentement, mais ne réussissait pas à l'apercevoir. Une branche sèche craque sous son poids.

– C'est toi Étienne? murmure une voix d'homme.

– Oui, répond Carbo à voix basse.

– J'en ai descendu un, mais Carol a été touché. Où est Ernest?

– J'le sé pas, répond à voix basse le privé. Il savait maintenant qu'il restait trois hommes à abattre.

Il continue à avancer lentement et finalement, voit celui qui se cachait, protégé par un arbre. Il semblait chercher devant lui. Le 9 mm pointe dans sa direction et sous une légère pression du doigt, une lourde balle part pour atteindre son but. La tête de celui qui la reçut bascule sur le côté et il s'écroule sans faire d'autre mouvement. Il en restait maintenant deux.

Plus haut à la droite de Carbo, des branches craquaient. Il se relève pour essayer de voir, mais au même moment, un coup de feu claque. Il se sent tomber vers l'arrière alors que tout tournait dans sa tête, puis ce fut le noir.

– Je l'ai eu ce bâtard. Suis-moi Ernest, on va aller le vérifier.

Les deux hommes s'avancent prudemment dans le boisé et trouvent celui qui était tombé. Leur cible gisait sur le dos, un filet de sang coulait de sa tête, traçant une ligne rouge sur le coin du front.

– Tu vois, je te l'avais dit que je l'avais eu. Maintenant, aussi bien faire le ménage du chalet, la Tremblay doit y être. Attends que j'arrive au chalet, protège-moi. Je te ferai signe si tout est clair.

– OK! Répond Ernest.

Étienne a une trentaine de pieds de fait, protégé par son compagnon et toujours pas d'autres coups de feu. Il s'allume une cigarette lorsqu'il reçoit un violent coup de poing derrière la tête. Il ne sut jamais d'où était parti le coup. Déjà le sang lui coulait sur le visage sa tête ayant frappé durement l'arbre derrière lequel il se protégeait. L'homme tombe au sol et Jacques Sanfaçon le bras gauche couvert de sang à partir de l'épaule se baisse pour ramasser l'arme dans les mains de l'homme, un calibre 38. En se relevant, il remarque l'étranger qui gravissait les marches de la galerie. L'homme lui fait un signe de la main et poursuit vers la porte avant.

Aussitôt, Jacques descend vers le chalet, aussi vite qu'il le peut, malgré sa blessure et se repose une seconde au bas de l'escalier. Il entend alors plusieurs coups de feu. Il monte rapidement et à bout de souffle, atteint la porte qu'il ouvre, arme au poing et prêt faire feu. Une détonation éclate à nouveau et il voit l'homme qu'il reconnaît, visant le haut de l'escalier. Il tire rapidement et atteint ce dernier sur l'épaule droite lui faisant échapper son arme. Il jette la sienne et court

vers lui en sautant littéralement à la manière d'un joueur de football. Les deux hommes roulent au pied des marches et sans peine le colosse maîtrise sa victime qui crie de douleur.

– Josiane vient m'aider, c'est Jacques, vite.

La jeune assistante de Carbo faillit débouler l'escalier, mais réussit à garder son équilibre. Son arme pointée vers le visage de l'homme couché sous Jacques, elle avance prudemment, pendant que ce dernier se relevait.

– Où est Carl, crie Josiane?

Au même moment la porte s'ouvre et Carbo est là, arme au poing et chancelant.

– Ça, c'est du beau bouleau, dit-il en riant. Si tu veux devenir mon assistant, j'ai une place pour toi.

– Non merci, vos jeux sont trop violents pour moi, je vais m'en tenir au syndicat, c'est certainement moins risqué.

Un rire général se fait entendre. Josiane essuie le visage de son patron, retenant avec difficulté ses larmes.

– Laisse-moi ma chérie, va aider madame Tremblay et les enfants, je vais me débrouiller. Comment te sens-tu Jacques?

– Ça va aller, la blessure ne semble pas trop sévère et vous.

– Seulement le cuir chevelu, ce n'est pas grave.

À peine avait-il terminé sa phrase que des sirènes de police se font entendre. Quelques secondes plus tard, des policiers en uniforme arrivent arme au poing en sommant tout le monde de ne pas bouger.

– Ne vous énervez pas, tout est fini. Vous allez trouver trois autres hommes dans le bois. Ils sont probablement morts, celui-là n'est que blessé. Appelez une ambulance et un médecin s'il vous plaît. Contactez aussi le lieutenant Jacques Sirois de l'Antigang, qu'il vienne nous rejoindre.

– Qui êtes-vous, monsieur? dit le policier en baissant son arme, pendant que deux autres passaient les menottes à celui qui était toujours étendu au pied de l'escalier.

– Je suis Carl Bouchard, détective privé. Je suis propriétaire de l'Agence Carbo.

~

À peine une heure plus tard, le chef de l'Antigang arrive. Le médecin avait déjà installé des pansements aux deux blessés, aidé par Josiane et Lyne.

– T'en as fait une belle. Je t'ai laissé il y a à peine trois heures et voilà que je me retrouve avec presque quatre cadavres sur les bras. Comment vas-tu? demande Jacques.

– Aucun problème, tout est sous contrôle. Je te présente Lyne Tremblay dont je t'ai parlé et lui c'est Jacques Sanfaçon, un superbe gars qui aurait fait un bon policier et voici son épouse.

– On en reparlera plus tard. Je vais m'occuper de faire ramasser vos cadavres. On se verra après la cueillette.

– Essaie de garder les journalistes loin de cette affaire. Invente n'importe quoi, d'accord?

– T'en fais pas, c'est déjà prévu.

Environ une heure plus tard, le lieutenant Sirois revient retrouver ses amis. Il est convenu que tous passeraient la nuit quelque part en ville, hors d'atteinte du groupe du TQC et son président Dion. Carbo est spécialement informé que l'opération, baptisée « Requin », sera déclenchée dès le samedi matin à la première heure. Tous les locaux du syndicat, tant à Québec qu'à Montréal, seront investis, fouillés et les documents seront saisis. Plus de vingt personnes seront arrêtées pour interrogatoire et pour la majorité, seront mises en accusations au criminel. Des mandats ont déjà été lancés contre huit d'entre elles.

Partie sept

Il était près onze heures, lorsque le téléphone sonne chez Carbo. Le lieutenant Jacques Sirois lui communique le résultat de l'opération, déclenchée à cinq heures du matin. Toutes les personnes visées ont été arrêtées. Il lui conseille d'écouter les nouvelles de midi. C'était un succès total, le TQC avait été nettoyé de fond en comble. On était à fouiller pour retrouver le corps d'Yvon Poiré, le délégué disparu depuis plus de trente-six heures.

Pour sa part, Jacques Sanfaçon passa la nuit au CHUL (Centre Hospitalier université Laval) pour que la balle logée dans son épaule lui soit retirée. La blessure en soi n'était pas grave, mais il fallait opérer. Quant à Carbo, il avait pu regagner son domicile pour y passer la nuit.

Josiane avait pris sous sa protection la famille Tremblay dans son appartement de Sainte-Foy. Au cours des prochains jours, ils chercheront ensemble un appartement meublé, pour y emménager, en attendant que les dédommagements soient réglés par le Syndicat.

Pour l'Agence Carbo, le travail était terminé et madame Tremblay n'aurait à payer aucun sou pour le travail effectué par Carl et son équipe. C'était le cadeau qu'il lui faisait. Lorsqu'il lui en fit part à l'appartement de Josiane, elle lui sauta au cou en le remerciant du fond du cœur. Pour elle et pour ses deux enfants, c'était une nouvelle vie qui allait recommencer. En quittant son assistante, Carl passa au CHUL pour rendre visite à Jacques Sanfaçon qui se remettait très bien. Ce dernier fit part au privé, qu'il posera sa candidature pour remplacer Jean-Paul Lemieux, accusé de meurtres et complicité de meurtre entre autres choses.

Le Syndicat du TQC devra refaire peau neuve et tout reprendre à zéro ses opérations. Quant à Carbo et Josiane, une bonne semaine de vacances serait bien méritée. Toute l'histoire fut transmise à Michel Frappier du Journal de Québec, qui fut le premier à tout publier comme promis par le privé.

Dans les jours qui suivirent, un policier fut accusé d'avoir vendu des informations au TQC. Il s'était retrouvé divorcé, endetté et enclin à la dépression amplifiée par la boisson. En fait, le genre de victime que choisit quelqu'un qui veut s'adjoindre un informateur.

Les procédures judiciaires dans ce dossier traîneront des mois et des mois. Lyne Tremblay pourra cependant vivre heureuse, si cela est encore possible, avec ses deux enfants qu'elle devra désormais élever seule. Cependant, le TQC de la section de Québec l'aidera. Jacques Sanfaçon fut nommé par les membres qui louangèrent son courage et

son honnêteté. Les pressions indues cessèrent du même coup, laissant place à des négociations saines. La construction avait retrouvé sa crédibilité et les chantiers étaient redevenus des endroits où il faisait bon travailler. FIN...

À SUIVRE... **CARBO 9** dans... **Transport mortel**.